

Gabriel-Pierre Ouellette

NOUVELLES EN DÉSORDRE

ISBN 978-2-9820378-4-7

juillet 2022

© gabriel-pierre ouellette

Le Malakaossien et la chargée d'affaires	3
Mon annexe sur le temple de Bassae	47
Les Nuits rouges	58
Verotchka et le Canada	80
Marthe et Xavier à Westerland	92
Variations sur Westerland	100
Des plages blanches sous la glace de Mont-Laurier	104
Du même auteur	122

Le *Malakaossien* et la chargée d'affaires

I

Un de mes amis avait lu dans des récits d'explorateurs que les Grecs offraient un verre d'eau à qui entrait dans leur maison ou survenait sur la place du village, faisant ainsi de leur pays la contrée de l'hospitalité. Il adorait d'autant plus l'idée de cette offrande à l'étranger que, lors de son premier séjour en Crète, en 1967, un homme âgé était venu avec un verre d'eau et des figues à sa rencontre, et devant ce geste de bienvenue, près de Malia, le long d'un chemin de campagne, il aurait revu, l'espace d'un instant, l'accueil à bras ouverts que manifestaient à tout venant les valeureux Grecs de l'Indépendance conquise en 1821-1822.

II

Athènes. 1995. Après neuf heures de vol. À son entrée dans une gare vitrée, aux murs verdâtres, le valeureux touriste eut la déception de voir l'officier des douanes lui arracher son passeport, avant de le tamponner comme il

l'aurait fait d'un quartier de boeuf sur un bloc de boucherie. Le paysan crétois, et la Grèce libre, prenaient du recul. Mieux valait passer l'éponge.

L'assaut des jeunes gens qui offraient à tout et chacun un taxi ou un hôtel, risquait de lui redonner confiance au mythe du verre d'eau, mais une fois qu'on eut compris que sa chambre était déjà réservée et que monsieur préférait prendre le car, ils reprirent leurs invectives où s'entremêlaient des sons qu'il n'avait jamais cru entendre, du moins quand il se risquait à lire ses auteurs grecs à voix haute... J'ai trouvé dans de petites fiches jaunes glissées dans un guide Hachette, qu'il s'agissait de mots formés d'au moins deux syllabes, *mal* et *ka*. Vous n'y comprenez rien ? Moi non plus. À moins qu'un locuteur de grec moderne, nous propose un jour la solution.

Il a donc pris le car vers Athènes et, tout au plaisir de se retrouver dans ce pays où l'attendrait, un jour, un verre d'eau fraîche, une sorte de masochisme pervers l'incita à se laisser accabler par la chaleur étouffante d'une Grèce recouverte de poussière.

À l'hôtel, il s'est endormi en oubliant qu'il avait passé un bon dix minutes à convaincre les cerbères, à la réception, qu'il était celui qu'on voyait sur la photo de son passeport. Oui, il arrivait du Canada, oui, son agence de voyages lui avait confirmé depuis un mois la réservation d'une chambre au dit hôtel, mais quand ils lui ont demandé le nom de famille que portait sa mère avant son mariage, dans l'énervement, il l'avait oublié. Il a dû ressortir le passeport. Rien pour les rassurer. Tout se passait comme si l'hôtel avait été prévenu que deux hommes portant son nom arriveraient le jour même dans Athènes, et qu'on essayait de savoir lequel était le vrai, convaincu par ailleurs que lui, il serait le faux... Il lui revint en mémoire, par la suite, le sourire narquois, et inhabituel, d'une collègue qui lui avait parlé d'une chargée d'affaires, à l'ambassade du Canada, qui passerait quelques jours de vacances dans cette même ville, en Argolide, où il pensait s'arrêter quelques jours, ce qu'elle aurait appris Dieu sait par qui, et elle aurait, paraît-il, aimé le rencontrer... Cette chargée d'affaires avait-elle la tâche, étrange, de lui compliquer la vie, sinon de le renvoyer au Canada ?

Sottises! Il était trop fatigué pour penser, mais assez sérieux pour se raisonner, et s'est rendormi, en souriant d'une idée pareille.

III

Le lendemain, il avait entrepris un périple de quatre jours dans la Grèce des dieux et des héros, où il a connu les peines et les plaisirs de tout touriste respectable, pour qui il y a toujours un car devant l'hôtel, mais qui ne connaît pas l'ivresse d'être assis, seul, à la terrasse d'une *taverna* ou d'être invité par des Grecs ravissants à se joindre à eux pour une soirée sous les étoiles, boire du *retsina*, regarder les rayons de la nuit soutenir les dernières lueurs du soleil qui sera à jamais invisible, parce que la terre est devenue tout à coup une île dont les falaises sont trop escarpées, trop sauvages pour que jamais plus n'y accostent les navires ni les humains. Lars von Trier se serait inspiré de ce passage, qu'il aurait trouvé dans un café, en Grèce, pour écrire le scénario du film, *Melancholia*, de 2011, où c'est plutôt un météorite qui éteint les dernières lueurs du soleil...

En Argolide, tout au nord du golfe, il décida de quitter le groupe des Français qui portaient des chaussettes dans

leurs sandales et se lisaient, tour à tour, les pages d'un guide signé par un modiste ou un romancier célèbre qui informait la France en voyage, à coeur de temps et de car, où trouver un petit hôtel, une chambre à un lit, avec douche privée, fenêtre à deux battants qui donnerait sur la baie, et des effluves de jasmin ou de fleurs rouges dont il oubliait toujours le nom. On refile ainsi aux routards du monde entier les trouvailles d'un Scandinave, repérées dans un guide américain, et la vie continue sa route, dénichée, refilée, prononcée à voix haute dans les cars de la Grèce libre.

IV

La chance lui a souri. Le propriétaire du petit hôtel, un Grec affable, un peu corpulent, lui a dit que la chambre lui coûterait, pour dix jours, 7000 drachmes et non les dix ou onze mille affichés sur la porte. On a oublié le verre d'eau et le pacte fut conclus sous les auspices de la confiance; on refusa même une avance. Son séjour s'annonçait merveilleux de simplicité et de compréhension mutuelle. Il se reposerait de ces quatre derniers jours qui avaient été harassants. Non que le

guide, l'agence ou la platitude de ses compagnons ne fussent en cause, mais l'horaire très strict et les heures de sommeil écourtées n'étaient pas le meilleur moyen pour oublier, sinon adoucir les misérables et chicaniers détails des derniers mois au Québec, autant dans ses amours que dans ses relations trop souvent hypocrites avec ses collègues. À ces aléas de la vie, on avait eu le malin plaisir de rajouter une situation politique qui ne laissait de l'inquiéter après ce fameux référendum, cette année même, sur l'indépendance du Québec qu'il avait perdu de justesse comme la presque moitié de ses congénères. Ne serait-ce que dans les subtils brouillards de ses angoisses, il aurait poussé l'audace, du moins dans son journal, à s'imaginer paria, émigré, sinon exilé au Canada. Imaginez! Une sorte de « déplacé ». Et qui lui dirait qu'un jour, il ne serait pas fusillé à cause de sa langue ou de son athéisme ? Les humains, hommes et femmes, surtout les femmes, se faisaient une spécialité, toujours à l'affût, de suivre à la trace les apostats ou les obsédés sexuels qui refusent les plaisirs plus ou moins contraints du mariage. Elles menaient ces croisades hypocrites, *sous le manteau*, pour le plaisir d'étiqueter celui qui refusait, dans son corps et son esprit, de se mettre sous la coupe d'une douairière fanée. Il aurait encore osé écrire, avant

de l'effacer, qu'il préférerait les colonnes *en érection* des temples antiques...

Confiait-il toujours n'importe quoi à ce journal, qu'il tenait secret ? Ce soir-là, en lisant et relisant ses *écritures*, il se serait rendu compte qu'elles étaient susceptibles d'irriter les bonnes âmes, sans pour autant y changer ou supprimer quoi que ce soit. Avant de mourir, il m'a permis d'en faire ce que bon me semblerait, et j'ai pris sur moi de l'envoyer chez un éditeur qui, vous vous en doutez, l'acceptera sous peu, non pour sa valeur intrinsèque, mais c'est la règle sacro-sainte dans le monde de l'édition, dès qu'il s'agit de mémoires outrecuidantes et surtout, si ces textes datent de quelques jours avant la mort d'un sulfureux disparu. Et vous verrez comment je le ferai mourir à point nommé.

V

Le lendemain, en autocar, il est allé découvrir une plage, plus au sud, dont le guide du Routard disait grand bien. On y avait aligné sur fond de mer des rangées de

transats et de parasols, devenues la chasse-gardée de jeunes étudiants étrangers qui se pointaient entre vous et le soleil, dès que vous aviez à peine ouvert votre sac. Quand vos yeux s'étaient habitués au halo de lumière qui entourait leur visage, vous découvriez qu'ils vous regardaient sans dire un mot, comme si de payer sur-le-champ relevait de la même tradition qui obligeait les morts *anciens* de verser leur obole à Charon avant de traverser le fleuve des Enfers, l'Achéron. Quand vous revenez sur terre et que vous demandez le prix de la place au soleil à ce jeune homme, mal rasé, l'air buté, qui était loin de s'approcher pour vous faire la conversation, il vous défilera les prix en anglais et, si vous avez l'audace de glisser un mot ou deux en grec, il reprendra sa litanie, et encore en anglais. Monsieur sait l'anglais et le parle même mieux que vous. Oubliez que vous êtes en Grèce. La plage, la mer et le *beach boy* se sont transformés et affiliés depuis des années aux Nations-Unies. Et si vous vous étonniez, en 1995, qu'on demande près de quinze dollars, 1250 drachmes, pour vous étendre sur une plage couverte de mégots, parmi des éclats de verre brisé, le cerbère vous répondait que dire une chose pareille, était la preuve flagrante que vous ignoriez le nombre de journaux, de cannettes ou de bouteilles qu'il devait

ramasser chaque jour. Vous aurez donc compris que les cigarettes font partie des sols internationaux. Vous ne devrez plus jamais en mentionner l'existence, et vous vous exécutez. Cependant, en découvrant que la mer est propre tout le long de la plage, vous vous repentirez et verrez se profiler sur l'onde marine un *verre d'eau salée*. Vos scandales économiques, écologiques ou naturistes seront sous le boisseau pour longtemps.

VI

L'autre lendemain, il a mis de côté son guide. Il était impossible que ne se trouve pas une autre plage dans les environs de cette bourgade où il devait rester dix jours, et elle existait, en effet. Le garçon de café qui lui en a indiqué de façon chaleureuse la direction, les tenants et aboutissants, lui a prouvé à nouveau l'indéniable hospitalité des Grecs. Perdu dans ses pensées bienveillantes, il s'est donc rendu à la plage du *garçon de café*, plus au sud, de l'autre côté de la presqu'île où s'étendait la ville. On l'atteignait au bout d'une promenade qui longeait la baie jusqu'aux abords d'une forteresse qui datait de la fin du XVIIe siècle. Il aurait

voulu que ses mots célèbrent davantage cette construction de pierres et de dalles s'étageant, s'ordonnant et encerclant un lieu historique, mais de toute façon, il était ravi, et c'était l'important.

Il ne pensait pas la mer si près de sa pension. Des galets, oui, mais la plage était couverte en partie par un restaurant et des cafés, καφενεῖα, et petits cafés, καφενεδακιά, répartis sur deux ou trois terrasses en bois et si les cabines étaient délabrées, elles rappelaient une ancienne splendeur qui pouvait avoir existé au temps des Colonels, dans les années 70, même si on avait affiché ou gravé le chiffre 1950 sur un détour de la corniche qui contournait la ville, sans doute de la forteresse jusqu'au port.

Ce jour-là, la mer était calme.

VII

Au bout de trois jours, il est parvenu à la conclusion que les touristes n'étaient pas légion dans cette ville. Une

impression indéfinissable lui suggérait que les étrangers n'étaient pas bienvenus dans ce bourg méconnu. Était-ce à cause de ces garçons aux allures de motards embusqués près de sa serviette comme s'ils manquaient de place pour s'étendre à leur aise ou lui faire savoir qu'il en prenait un peu trop ? Il lui passa par l'esprit qu'ils cherchaient à faire connaissance avec lui... Non, il s'égarait. Leurs regards fuyants, leurs lunettes de soleil, leur voix de stentor, et leurs airs scandalisés quand il s'était retourné pour jeter un oeil sur ces frondeurs, du coup devenus hargneux, prouvaient tout le contraire. Que dire de plus quand, pour une fois, grâce au dictionnaire analogique de Charles Maquet qu'il avait reçu à Noël, en 1952, il avait trouvé moyen d'employer le mot *hargneux* ?

Il s'est pourtant raccroché à une autre obsession de cet été-là, s'obliger à parler grec avec eux, leur dire au moins deux ou trois mots dans leur langue, ce qui lui permettrait peut-être de dissiper ses craintes plus ou moins fondées à leur sujet, en somme, de mieux les connaître. On ne pourrait en tout cas lui reprocher de vouloir améliorer son apprentissage du grec moderne, qu'il s'esquintait à lire depuis deux ou trois mois, en trouvant par quelque

hasard, parmi ces hargneux jeunes gens, quelqu'un d'assez patient pour l'écouter le bredouiller.

On taxera bien sûr de ridicule, cette intention plus ou moins vague, qu'on jugerait basée sur des impressions superficielles. Il ne pouvait oublier toutefois les jeunes hommes du premier jour, qui avaient manifesté beaucoup moins de réserves, du moins s'ils se fiaient à leurs yeux, et qui selon lui auraient bien *joué* avec cet étranger pour quelque raison qu'il vous plairait d'imaginer, tout aussi vicieux ou vicieuses que vous soyez. Cependant, on avait jugé de part et d'autre, en silence, que cela ne mènerait à rien, sinon dans la nuit noire, et si je continue à vous livrer ce que je pourrais appeler ses *messages* qui relèveraient plus de mes perceptions fondées sur une vieille amitié, que s'il les avait rédigés en bon français sur papier, soyez pourtant assurés que pour lui de telles *concrétisations charnelles* étaient exclues, même s'il s'était agi de rencontres et de conversations entre personnes consentantes et, je le répète, majeures. Il tenait trop à son argent, à sa vie, à sa réputation, quoique celle-là il la comptât pour foutue dans le tréfonds de son âme *hérétique* ou si vous préférez, *hétérodoxe*; et devant l'excellence physique des plus beaux d'entre eux, jeunes

ou moins jeunes, il était impossible qu'il eût la moindre chance de les défier à la nage ou même de lancer le moindre ballon de plage.

Deux ou trois fois, il avait vu un Grec d'une trentaine d'années, beau comme un dieu, et la dernière fois, ils se seraient regardés l'un l'autre, à l'occasion de trois incidents insignifiants, mais devenus presque *remarquables* parce que, sous la fascination créée par de tels regards, tout mâle, attiré par les yeux, le visage et le corps d'un autre, sait aussitôt qu'ils sont, tous les deux, sous le coup d'un attrait réciproque. Syntaxe difficile ? Poussons plus loin la démonstration. Cet ami, maintenant décédé, écrivait le jour même que si le visage de ce Grec n'avait pas une allure aussi divine que la démarche de ses jambes et les mouvements de ses bras, lumineux et ensoleillés, c'était de toute façon un corps de dieu qui s'était glissé dans la mer et s'était éloigné à la brasse, à la nage papillon ou sur le dos, toujours et sans cesse élégant. Il ajoutait que la beauté de ce nageur professionnel était fixée dans un cercle qui dépassait l'érotisme pour le commun des mortels. Dans ses voltiges démesurées à force de mesure, croyez-le ou non, ce garçon nous dominait tous, m'avait-il dit, et on ne

trouvait rien à redire, s'il sortait seul ou avec les amis de son choix, comme il le faisait tous les soirs dans les cafés à la mode; c'était à qui plongerait le mieux, avec le plus d'audace, parmi les jeunes hommes sous son influence, et les plus féminins faisaient des efforts inouïs pour réussir de parfaits plongeurs et devenir ses égaux, des intouchables.

VIII

Mon ami touriste, de trente ou quarante ans, on ne savait plus trop, raconte qu'il s'était rendu, le lendemain, sur le plus bas des trois trempins qui surplombaient les rochers. On fit silence sur la plage. On devait se dire qu'on saurait enfin si on devait l'admirer ou s'en moquer, s'en désintéresser ou lui montrer encore plus qu'il n'appartenait pas au monde des Hellènes. Il s'est tenu debout, immobile quelques instants, sur les planches *dépeinturées* du tremplin, et s'est avancé. On faisait toujours silence. Au grand désappointement des voyeurs qui, on le sait, préfèrent qu'on les étonne, il n'a pas osé plonger, mais s'arrêta, risqua un pied à côté du tremplin, le posa sur la boue verdâtre qui couvrait les roches, les

pierres, s'approcha de l'échelle qu'on utilisait, une fois sorti de l'eau, agrippa les tuyaux rouillés qui en formaient les montants, de barreau en barreau l'a descendue avec lenteur, prudence, attendit encore un moment et s'avança dans la mer. Quand il eut de l'eau jusqu'aux épaules, il en a fait couler un peu sur son cou, comme on le faisait dans le ruisseau Villemaire, durant sa jeunesse à Mont-Laurier, au Canada, se glissa dans la mer et s'est mis à nager. On avait regardé et détaillé les gestes malhabiles, sinon craintifs, de l'étranger. On ne lui offrirait pas de verre d'eau. On le jetterait plutôt à la mer. Quand il n'aurait sans doute voulu que s'y noyer et se faire oublier, parmi eux.

Revenu dans sa chambre vers deux heures de l'après-midi, il a dormi jusqu'à cinq heures. Après une douche, frais rasé, il s'est de nouveau étendu pour laisser le temps passer. Il n'avait rien à faire. Il avait assez marché, aujourd'hui. L'air devenait plus respirable; des nuages ont couvert le soleil pendant quelques minutes; un parfum... D'où venait-il ? Un nouvel arrivé se parfumerait-il de façon presque indécente ? Non pas. Cette odeur n'avait rien de *fardé* ou d'outrancier. Il se rendormit quelques minutes. Quand il se réveilla, un

mouvement de branches couvertes de fleurs, lui révéla sa bêtise : il respirait l'odeur du jasmin planté, là, sous sa fenêtre. On ne voit pas toujours les vraies tentations, les vraies séductions. Marqué sans doute par un mauvais sort, il avait imaginé à tort que des humains répandaient autour de lui des odeurs douées de forces maléfiques, quand au contraire il lui serait loisible de respirer un parfum délicat, à coeur de jour, à coeur de nuit.

Il s'était dit, la veille, qu'il devrait quelquefois aller lire dans le jardin municipal. Après au moins deux heures de lecture, il se donnerait le droit de boire un campari soda à la terrasse de ce café où les serveurs avaient la gentillesse de lui sourire, sans doute parce qu'il était un des seuls clients, en début de soirée, et qu'on ne savait pas encore ce que, déjà, propageait la rumeur publique. Il se rendormit.

IX

Quand il se réveilla, le soleil allait bientôt se coucher. Il s'est dit que, même à huit ou neuf heures du soir, il

serait encore seul à la terrasse du café. Les serveurs imagineraient qu'il avait laissé, comme d'habitude, femme et enfants à la maison ou qu'il venait retrouver, là, devant le soleil couchant, les moments rêvés qu'il aurait connus avec un être aimé que l'on disait disparu dans un terrible accident... Une nuit, aurait-il cherché une aventure désespérée avec un des jeunes plongeurs qui passaient leur temps à sortir de la mer, à remonter sur un des tremplins, à se traiter de tous les noms, surtout d'un mot qui revenait souvent et ressemblait aux mots français *matelas* ou *en tout cas*. Ces jeunes, il les trouvait grouillant de vie, bouillant d'assurance et de défi au monde entier, et il aurait vu leurs dents blanches dans la nuit; il aurait attiré leur attention, sans rien faire, sans rien dire. Il avait vidé ses poches avant de sortir, n'avait donc pas d'argent sur lui. On ne pourrait l'accuser de les avoir attirés par de vicieuses propositions. Il aurait parlé à l'un d'entre eux, un soir, dans le parc, et il avait vu le soleil disparaître derrière les arbres. Le lendemain, on avait appris que le garçon s'était fracassé le crâne sur les rochers. L'aurait-on poussé ? Non pas. Il se serait précipité, tête la première, sur les écueils, mais nul n'avait osé le dire à quiconque...

Vous avez cru cette histoire, qu'il imaginait, en se rendant au café. Une histoire déjà oubliée. Assis à la terrasse, il s'est rappelé que le premier soir, dans cette petite ville sans histoire, il avait vu le fameux *rayon vert*. Vous connaissez le *rayon vert* ? Avant que le soleil ait disparu entre deux pics formés par les montagnes de l'Argolide, il s'était souvenu d'un film où l'on racontait que Jules Verne... À ce moment, le soleil disparut et, à la fin de sa première journée à la mer, il avait vu le rayon vert, une ligne lumineuse qui apparut entre les deux paupières du ciel qui l'avait regardé avec son oeil, tout juste à cet endroit où le soleil avait laissé place à la terre. Une ou deux secondes plus tard, il n'y croyait plus, mais s'est juré que s'il revoyait le rayon vert, il y croirait. Preuve qu'il lui fallait une deuxième invitation avant de répondre à la première et cela, même dans les histoires qu'il imaginait en marchant vers les cafés.

X

À la fin de cette journée où il avait tant dormi, il n'a pas vu le célèbre rayon mais s'est réveillé, le lendemain, d'assez bonne humeur. Après le petit déjeuner, une des

deux dames qui le servaient, elles aussi, avec gentillesse, lui a remis son passeport. Il l'avait demandé pour aller changer de l'argent à la banque.

- Je peux le garder ?
- Mais si, mais si.

Sans le savoir, elle venait de gâter le restant de son séjour.

Il se dirigea plutôt vers la poste, qui prenait seulement 300 drachmes de commission, au lieu des cinq à huit cents dans les banques. Mais il fallait s'armer de patience. Les postiers et postières étaient souvent polis, sinon charmants, mais assez souvent, les êtres les moins avenants du monde aux usagers. Cette fois, seul client, il a d'abord dû attendre de deux à cinq minutes. La dame, au comptoir, déjà en conversation avec des collègues et d'autres Grecs venus la saluer, l'avait ignoré et s'était appliquée par la suite à terminer un travail qui semblait urgent. Les tampons se multipliaient et la force de son geste quand elle faisait retomber le sceau à long manche sur de pauvres timbres, démontrait, ou niait, l'importance que ces malheureux documents commandaient. Chose étonnante, les minuscules papiers tamponnés n'étaient

pas classés ou rangés dans un fichier, une boîte ou encore moins dans une vouête, mais repoussés de la main, comme s'ils ne valaient pas tripette. Pendant cette éternité, il avait démontré un calme d'autant plus surprenant qu'il a toujours eu la réputation d'être par trop impatient quand on le faisait poireauter. Comme si sa bonne humeur du matin l'avait résolu pour lui, il souffrait en silence le mauvais parti que la dame faisait aux paperolles. Il attendait impassible qu'on le reçut en audience et, par quelque effet de mimétisme ou d'harmonisation, la procédure subie par les feuillets devenait supportable et prenait même l'allure d'un geste sacré. Il avait eu aussi le temps, et la sagesse, de sortir son passeport, ses chèques de voyage quand, tout à coup, à peine retournée vers lui, elle s'empara des trois chèques comme si elle se disait : Mais c'est à moi! Que fait cet imbécile avec mes papiers ? Et sans que le reste de sa corpulence ne bronchât d'un poil, elle remarqua, outragée, que les chèques n'étaient pas contresignés, et les repoussa à l'extérieur de la grille qui la séparait du client *sans dessein*. Il eut l'audace de répliquer qu'il attendait, qu'elle le regardât les contresigner, parce qu'un jour, dit-il, on lui avait reproché d'avoir apposé sa signature avant d'arriver au guichet, quand il l'avait pourtant fait devant

un commis qui buvait les dernières gouttes d'un Coca-cola ou d'un Sprite. Cette réplique eut un effet inattendu. La dame s'adoucit et s'est retournée vers lui pour le regarder signer les trois chèques American Express, mais tout à coup...

- Passeport!
- Il est là, devant vous.

Elle en avait besoin, dit-elle. Après avoir examiné la couverture d'un oeil plus que scrutateur, elle ouvrit l'*objet* dont elle avait tant besoin, à la page de la photo qu'elle a scrutée et déchiffrée, avant de le dévisager à nouveau, et elle exigea qu'il inscrivît la date du jour sur les trois chèques.

- C'est la première fois que..., dit-il.
-
- Est-ce que je vous dérange ? demanda-t-il.

Je précise que depuis le début, les deux parlaient anglais, et c'est aussi dans cette langue qu'il avait prononcé la dernière phrase qui n'était pas la suite logique des précédentes, mais s'accordait à l'atmosphère... Chose encore plus étonnante, et qui démontre qu'un ange passe quelquefois à travers les

guichets postaux de la Grèce, elle accepta sa *logique* et lui a répondu qu'il faisait très chaud, que de plus ils n'avaient pas l'air climatisé... Il osa répliquer, en grec, cette fois, qu'il faisait chaud pour tout le monde. Ça lui était venu comme ça, tout de go, Elle ne répondit rien, surtout qu'un de ses collègues, lui aussi une cannette de Coke ou de Seven-up à la main, lui souffla ce qui avait bien l'air de vouloir dire qu'il avait bien aimé ce que le client avait dit...

Tout s'est bien terminé. Elle a même accepté de lui donner de plus petites coupure, cinq billets de mille drachmes, des χιλιάρικα, au lieu d'un billet de cinq mille. À part lui, il se serait demandé s'il fallait toujours l'emporter, pour que les Grecs fussent gentils! Nous songeons, bien sûr, vous et moi, à la diplomatie hellénique, faite à coups de bravades, mais aussi de défaites. Ils diront qu'Alexandre était d'abord un Grec, que tout Chypre leur appartient, comme l'Asie mineure ou l'ancienne Byzance sous Istanbul, pendant qu'il leur arrivera de faire la roue devant nombre d'ennemis des Occidentaux, comme si on leur avait redonné l'empire de Byzance, d'Alexandre, et la permission de transformer toute bourgade en cité grecque, comme le faisaient leurs marins au cours de ces siècles, qu'on appelle l'époque

archaïque et qu'on devrait plutôt nommer l'épopée des aventuriers ou des exilés... Je charrie, je délire.

Quant à lui, il retourna pour une cinquième fois à la plage des Rochers, comme il l'avait baptisée depuis deux ou trois jours.

XI

De temps en temps, quelques nuages donnaient du répit à son abattement, sous la chaleur du jour. Mais l'on sait qu'il suffit de peu pour se sentir d'équerre, retrouver son entrain et en une seconde, comme par magie, s'est dissipé le mystère du mot grec qu'il entendait de façon répétitive depuis ses premiers jours à la mer.

Je précise, dès le début, que cet ami, si jamais je publiais une *édition* de son séjour en Argolide, refusait que j'utilise les notes qu'il avait rédigées, le soir même, sur cette expression qui avait l'allure d'une insulte, sinon d'un juron. Il craignait les représailles *urbi et orbi* de la diaspora hellénique comme de la République de Grèce.

Je l'ai assuré que je trouverais le moyen de taire son nom, en lui rappelant que les Grecs, de leur côté, n'avaient jamais jeté les hauts cris quand, au Québec, on écrivait articles et livres sur nos *sacres*, ces *jurons sacrés* répandus dans toutes les classes sociales, qui reprennent en *diction* vulgaire le nom ou prénom du Christ, le fils du dieu chrétien, celui de sa mère, la Vierge Marie, comme ceux des vases et des aliments, c'est-à-dire le ciboire, le calice, le vin et l'hostie, qui concourent à la reproduction, qu'on la croie symbolique ou réelle, du sacrifice sanglant (par le vin) du Crucifié dans sa chair (par du pain ou l'hostie). De plus, quand il s'est rendu compte que ce *gros mot* courant avait contribué à l'ostraciser dans ce recoin de la Grèce, il baissa les bras, pour ainsi dire, et accepta qu'on pût expliquer ce qui faisait dorénavant partie de son univers mental, sexuel et social.

Cette insulte, qu'il avait déjà entendu prononcer, mais sans y prêter attention, était sortie ce jour-là de la bouche d'un gros homme aux cheveux blancs, presque rasés, durant une conversation aux airs intimistes qu'il tenait, sur la plage, avec un autre monsieur, un peu moins bedonnant, qui ressemblait au patron de la *taverna* où il avait mangé, l'avant-veille.

Et pourtant, dans les dictionnaires, ce mot n'est pas d'abord une insulte ou un juron. Il décrit à la fois les douceurs, les mollesses, les fluidités de l'eau, mais aussi celles du sable, d'un matelas, d'une atmosphère, d'un jujube ou d'un bonbon. C'est aussi la façon d'exprimer la souplesse des caresses ou même celle d'un travail, comme lorsqu'on pétrit de la pâte ou masse un corps humain. Ce sera encore plus la douceur d'un toucher ou la gentillesse d'une personne, femme ou garçon, qui aurait un trop bon caractère. On n'oserait pas, cependant, l'employer pour un homme, qu'on dira plutôt bon et fier, querelleur, vindicatif, viril; on pourra aussi qualifier les hommes de soupçonneux, mais en préférant y voir de la sagesse; ils seront blagueurs et moqueurs de façon ostentatoire, dramatique ou méprisante, mais jamais avec des allures de douceur dans la voix, craignant d'être perçus comme une femmelette ou comme ces jolis garçons qui seraient plutôt des mauviettes. L'homme grec craindra donc par-dessus tout qu'on le traite en public de *maláka*! Voilà enfin, ce mot de *maláka* dont je tentais de cerner en quelques lignes les tenants et aboutissants.

Il désigne aussi le bas-ventre, selon un dictionnaire de grec contemporain, mais ce sens grivois est comme oublié parmi les eaux douces, les eaux savonneuses et les petites misères dans lesquelles peut tomber un pauvre homme qu'on aurait traité de ce mot. Et aujourd'hui, le 7 février 2022, je découvre que dans Google, on le traduit par *asshole...*, un sens qui devient insignifiant pour un individu, si on précise, ce que je n'ai pas encore fait, que le mot grec, *μαλάκα*, indique un pluriel et qu'alors, cet individu disparaît dans un monde *nombreux* qui le protège... Foutaise ?

Ce mot, si *nombreux* qu'on l'entend partout où se regroupent des adolescents ou de jeunes adultes, et plus souvent en province que dans la capitale, il est cependant malicieux d'en écrire les malheurs ou les bonheurs, ou même de songer à préciser la malédiction qui lui est accolée. Plus il tient du non-dit, plus il sera employé dans les moments de joie grivoise ou lors d'irrépressibles élans du coeur où l'on emploie le non-dit pour dire ce qu'on n'ose pas dire ou ce qu'il n'est pas permis de dire à celui-ci ou celui-là, pour en somme lui manifester de la tendresse, une affection virile, ou encore, que Dieu m'en préserve, un désir qui passerait par le corps plus que par

la tête. Résumons. Personne ne veut être traité de *maláka*; aucun être humain ne veut entendre que ses gestes, ses attitudes ou ses actions seraient coiffés du fameux *maláka*, alors on transforme presque tout en *maláka*, et personne n'est *μαλάκα*.

Durant cette journée à la plage des Rochers, il n'aurait su construire ni écrire cette argumentation scandaleuse. Il n'en avait perçu que le *status questionis*, cet état de la question que les étudiants de ma génération lisaient et souvent apprenaient par coeur, ce préambule aux thèses thomistes sur la logique, la psychologie, la morale et, si ma mémoire est bonne, sur la métaphysique qui, elle, par des argumentations rationnelles, de façon élégante, sinon *ratoureuse*, prouvait l'existence de Dieu. À la plage des Rochers, il s'était limité à ressentir dans sa chair cette question *statutaire* ou sociologique, et peut-être même qu'il craignait déjà son pouvoir mortifère.

J'ai peut-être accordé trop d'attention à cette affaire, dont je n'ai pas été témoin, surtout que cet ami décédé m'avait écrit, qu'il n'osait presque pas formé les lettres de ce mot composé de *mala* et de *ka*. Précisons tout de

même qu'il a cru nécessaire de s'acheter un dictionnaire, quelques jours après qu'il eut bien perçu les syllabes de ce mot qu'il n'arrivait pas à voir écrit, et encore moins à répéter. Il a trouvé ce gros bouquin chez la vendeuse de journaux. Si pour une petite bouteille d'eau - autre version du *verre d'eau* ? - elle demandait 20 drachmes de plus qu'ailleurs, on peut imaginer qu'il a payé à fort prix, **το μεγαλο λεξικο** της νεοελληνικης γλωσσας (sans accents, sur la page couverture), *le grand dictionnaire de la langue néo-hellénique*. Il voulait donc en avoir le coeur net, de ce *maláka*.

XII

Il s'était aperçu que les jeunes traitaient ainsi, ceux de leur âge, sinon eux-mêmes, soit qu'ils avaient mal ou trop bien plongé, soit qu'ils ne voulaient pas se lancer à l'eau ou qu'ils y poussaient les autres, soit qu'ils se blessaient sur les rochers ou refusaient de s'y aventurer, et pourquoi pas, ils pouvaient avoir contemplé la mer trop longtemps ou ne l'avoir pas assez regardée. Alors, imaginez ce qu'ils disaient du touriste qui s'étendait sur les planches de la terrasse sans jamais plonger une seule

fois! Il ne faut pas jongler longtemps pour se convaincre qu'il répondait à ce type masculin de *malakaossien*, qu'on n'imaginait même pas capable d'expulser de ses pectoraux l'insulte suprême.

À un moment, sans savoir comment ni pourquoi, il s'est retrouvé entouré de jeunes hommes plus ou moins âgés. Il y en avait devant lui, il y en avait à ses côtés et aussi derrière lui. D'autres le dévisageaient du bas de la terrasse ou appuyés sur la rambarde. Il y en avait partout, qui se traitaient entre eux ou traitaient on ne savait qui de ce mot qui, à son avis de grammairien débutant, copiait ni un féminin ni un masculin pluriel mais un neutre bizarroïde que tous adoraient se mettre dans la gueule. Quelques jeunes filles s'y exerçaient à leur tour ou mettaient à jour, avec un ravissement hypocrite, leur rôle de meneuses d'hommes. Tous en chœur, à l'instar des Québécois qui blasphèment à cœur joie pour affirmer ou se convaincre que la religion des ancêtres, avec ses consécration de vin et d'hostie, ne serait qu'une série de jeux de mots, sans pour autant oser déclarer *proprio motu*, de leur propre chef, cette hérésie dogmatique. Les Grecs non plus ne méprisent pas le sexe, mais ils prêtent ce mépris aux autres, tout en les imitant et en riant d'eux-

mêmes et de tout le monde, ce monde qui aurait de ces douceurs, de ces aptitudes aux caresses, aux langueurs, de ces gestes soudains de jeunes filles ou de cyclistes, de tout genre, qui *pédalent...*

Il se pourrait aussi - pour enfin terminer cette petite et longue étude socio-sexuelle - que dans les temps anciens et millénaires des Hermès, des Kouroi nus ou des Bataillons sacrés où l'on se dénudait avec son amant pour tuer les ennemis, on ait tellement révééré le sexe, que de nos jours ils font tout pour le dénigrer. En somme, on voudrait que les douces parties, les parties molles de son corps soient toujours bandées, en érection, comme chez les satyres ithyphalliques qu'on est porté à voir partout dans les époques épiques, à moins que l'on veuille que cela fût ainsi. En somme, être maláka, c'est ne pas toujours être bandé. Et c'est le cas de tout le monde! Sauf les popes, les députés, les maires et les officiers des douanes.

Si nous revenons à la bande de jeunes ou moins jeunes que notre ami avait remarqués sur la plage autour de lui, du coup! il s'est trouvé mal à l'aise. Aurait-il

voulu, *horresco referens*, boire, fêter, danser avec ces jeunes mâles ? Impossible, surtout qu'il y avait des mineurs parmi eux. Il s'est plutôt empressé, sa serviette mal ajustée autour de la taille, d'enlever son maillot de bain et de mettre un short, pendant que, plus bas, un peu plus loin, couchées à plat ventre, deux femmes, une jeune et une laide ricaneuse, le regardaient, les yeux dans ses yeux, tout en continuant à dire, on imagine quoi, surtout que la laideronne avait rodé autour de lui, les derniers jours, l'air inquisiteur... N'était-ce pas la fille de sa logeuse qui par la suite déclarerait, à tout vent, qu'il était tout juste bon à s'allonger des heures de temps sur la plage et à se tortiller pour enlever son maillot mouillé et remettre son short ? À moins qu'elle ne fût la chargée d'affaires à l'ambassade (ou simple réceptionniste ?), qui voulait le rencontrer durant ses vacances de femme perdue en Grèce intérieure ?

Cessons ce bavardage, sans preuves ni bon sens.

Remonté dans le calme plat de la ville, il s'est acheté quelques fruits et, comme à l'habitude, le vendeur, quand ce n'était pas sa dame, lui arrachait la tomate ou l'orange

aussitôt qu'il faisait mine de regarder un peu plus l'étalage pour voir s'il n'en choisirait pas une autre. On ne reste pas, sans bouger, deux fruits dans ses mains, comme si on ne savait pas où il fallait payer! Un touriste qui n'achète jamais pour la peine, on s'en méfie. Qu'est-ce qu'il veut celui-là, avec sa tomate et son orange ? Qu'il paye, et débarrasse! Surtout que voyager seul, lui donne des airs d'espion qui vient du froid. Bien sûr, on ne dit rien de tout ça mais quand il achète des fruits ou des légumes et qu'il n'a jamais personne avec lui pour faire la conversation, on le retient, celui-là, et on se demande pourquoi il a de ces drôles de brusqueries, de ces attitudes qui exigent qu'on se méfie. Ces gens des pays froids, le soleil les rend fous. Ils nous imaginent encore au temps des verres d'eau fraîche!

XIII

Le lendemain, il se réveille en sursaut. Un oeil au réveille-matin. Il est huit heures. Il entend un homme terminer une suite de numéros par *Tò μαλάκο!* Et dans un anglais pâteux, mais très clair : *...and he is here for ten days!*

Le choc du réveil devint désillusion, avec l'espoir d'avoir rêvé. Impossible qu'on ait dit cela, et encore moins, qu'on l'ait claironné pour qu'il l'entende! D'ailleurs, les jeunes se traitaient de *maláka* au pluriel, et non de *maláko*. Il avait donc rêvé; son inconscient s'était même moqué de lui, avec le mot au singulier ce qui le distinguerait de tous les autres de sa confrérie, en ferait une être unique, mais plus vicieux, plus dangereux... Il s'est assis dans son lit pour continuer à se convaincre qu'il venait de se réveiller et qu'il ne pouvait avoir entendu ce mot *malakien*, *malakasteux* ou *malakoko*. Sa paranoïa, quelquefois, s'exerçait de façon pernicieuse à le réduire, lui, au rang d'un objet sexuel détestable. Non. Un Grec ne pouvait crier cela à son hôte, fut-ce par des fenêtres grandes ouvertes sur la baie ensoleillée de la sous-préfecture. Si on y était *provincial*, on n'en restait pas moins *orthodoxe*. De toute façon, il devait en convenir, il était ce que ce mot tentait de conjurer dans toute la Grèce, et sa conscience avait employé les chemins détournés de l'inconscient pour qu'il comprenne, de façon plus concrète, sinon consciente! que sa situation de célibataire, dans une station plus ou moins balnéaire, sans même une amie qui l'accompagne, en

arrivait à projeter de lui, une image mollassonne et à laisser soupçonner chez lui une vie malsaine, sinon immonde. D'ailleurs, il devait arrêter de se faire du mauvais sang avec ce mot qui devenait, même pour lui, si embêtant à écrire dans son journal.

Oh! ce jour-là, il eut l'envie, comme il me l'a écrit, de tout abandonner, plage, soleil, repos contraint et contraignant. Adieu, le campari soda du soir! Adieu, poissons et crustacées! Adieu, ses dîners sous la merveille du ciel grec! Que de fois, la seule beauté sur qui lever les yeux! Tout abandonner, fuir la honte d'entendre le mot fatidique qui, un de ces jours, lui serait lancé au visage sans qu'on y *mette des gants*, non, monsieur, en lui cassant même un verre d'eau sur la tête. Mais il s'est ressaisi. Il devait faire front, continuer à vivre comme la veille et l'avant-veille, se moquer de tout ça, retourner à la plage des Rochers, replonger dans le club hypocrite des plongeurs et ne jamais renier les assauts de douceur ou de mollesse qu'il aurait révélés.

Pendant son petit déjeuner, il crut remarquer peu à peu que l'absence du propriétaire et de cet autre, son

employé, permettait aux deux femmes en noir de lui manifester plus de gentillesse que d'habitude... Qui donc aurait monté contre lui leur patron qui pour la première fois ne se montrait pas, ce matin-là ? Qui avait pu le convaincre, avec des preuves plus que probables, que ce touriste passait dix jours dans son hôtel pour des motifs que, la veille, il avait maquillés dans son *μαλάκο* tragique ? Qui d'autre aurait appris, et transmis, de juteux renseignements sur le touriste canadien ? Qui d'autre que cette femme de l'ambassade, la laideronne aux petits seins bandés, mal gonflés par son chandail à rayures brunes et rouges ? Qui d'autre ? C'est elle. Elle s'était moqué de lui dans un aller-retour Montréal-New York...

Comme il se l'était promis, il assumait un court moment d'audace à la plage et après avoir remis son short et son t-shirt, il a visité le musée militaire, mieux doté, mieux éclairé que le musée archéologique qu'il avait plus ou moins aimé deux ou trois jours auparavant. Les deux soldats de garde, dans cette belle vieille maison et de plus, climatisée, avaient pour leur visiteurs des attentions, toutes *droites*, mais combien civiles. L'armée grecque avait pu être, il n'y a pas si longtemps, durant les années des Colonels, l'enfant chéri de cette place et de

ses fortifications; quand il demanda à l'un des militaires, en sortant, pourquoi on avait fermé l'étage qui portait sur l'invasion avortée de l'Asie mineure et sur la deuxième guerre mondiale, il fut étonné de le voir se lever pour lui répondre, et cette déférence l'aurait à ce point troublé, qu'il n'avait pas retenu les raisons que le jeune homme lui a données.

Ses siestes devenaient de moins en moins longues à son retour de la plage et, dès six heures du soir, dans le parc, tout près d'une statue de Kolokotronis, il lisait des pages de Patrick Leigh Fermor sur la presqu'île du Mani, au nord-ouest du Péloponnèse, et de temps en temps tournait les yeux sur ses propres cartes imaginaires de la Grèce.

À vingt heures, son serveur préféré n'était pas à la terrasse du café où il n'y avait toujours personne, sauf lui et deux ou trois Grecs. Une heure plus tard, quand le soleil eut disparu derrière les montagnes de la terre, il décida, comme à chaque jour, dans quelle *taverna* il irait dîner. C'était la fin de sa soirée.

XIV

Le lendemain, il se réveilla peu avant huit heures. Le propriétaire faisait le décompte des chambres libérées, le matin même : huit..., sept..., et après une brève hésitation, six. Le numéro de sa chambre. La lumière se fit dans sa tête molle de maláka. La veille, il n'avait pas rêvé, c'était le même décompte, qui s'était terminé comme on sait. Il s'est retrouvé assis sur le bord du lit, avec un clou dans l'esprit. Que leur avait-il fait ? Ils se l'étaient dit entre eux, bien sûr, mais pourquoi cette attaque directe, ces jours-ci ? Il s'agissait d'une flèche dirigée contre nul autre que lui, proférée à voix haute et commentée en anglais, pour être comprise, du moins à demi, par l'étranger du Canada. Ce n'était pas la découverte qu'on aurait faite de son état, qui l'enrageait, comme s'il était porteur d'un mal qui répand la terreur, non, c'était plutôt qu'on lui avait fourré de force dans les oreilles l'insulte dont on faisait si peu de cas, quand elle était semée aux quatre vents parmi ses congénères, et qui cette fois avait atteint le zénith de l'injure, lancée par delà les murailles du camp grec, à un étranger qui n'avait fait que coucher huit nuits, sous leur toit, en échange de huit mille drachmes. Le verre d'eau avait volé en éclats.

Il devait rester dix jours. Il se l'était juré. Il resterait dix jours. Mais il lui fallait bousculer ses habitudes, et il décida de retourner au théâtre d'Épidaure.

Il s'est assis tout en haut dans le dernier gradin et a laissé son esprit renaître. Médusé par le calme maelström de ces cercles aux diamètres invisibles qui se rejoignent au centre de l'orchestra où la raison, luttant contre l'absence des chœurs antiques, tour à tour, s'incline, se dresse devant un rayon vert et consent à la mort lumineuse des regrets et des blessures.



XV

Les derniers jours, il ne voyait plus le patron. Avant de prendre, à l'extérieur des murs, l'escalier qui montait à sa chambre, il devait passer en bas d'une terrasse où se tenait la famille. On chuchotait, parmi des silences. Il ne saluait plus personne comme aux premiers jours, sauf les dames en noir qui servaient le plateau du matin, parmi les abeilles et les moineaux des matins bleus quand la mer, elle aussi, se taisait.

Les derniers jours, on achète des cartes postales, certaines à cause de la photo, d'autres parce qu'on les a fabriquées pour se déplier et former de petites maisons grecques que l'on mettrait, qui sait, au pied du sapin, à Noël, avec à l'intérieur une ampoule, bleue ou rouge. Rêvait-il d'une Grèce imaginaire dans les neiges du Québec, d'une Grèce qui ne lui refuserait pas un verre d'eau et fermerait les yeux sur les âmes perdues qui cherchent en Grèce la lumière dont les a privés la vie ?

Il a lavé des t-shirts en coton, fait nettoyer (*laisser au pressing!*) deux pantalons, terminé la lecture de son livre. Et le dernier soir, entre six et sept heures, un orage avait duré plus de dix minutes et laissé un étrange ciel gris dans son sillage, un ciel tragique qu'il avait contemplé en prenant son dernier campari, se disant qu'il écrirait, un jour, sur un bout de papier, que Zeus avait tonné sa colère et que Hadès, le dieu des Enfers, avait réveillé ses laves volcaniques jusque dans les contreforts des Laurentides, le pays de son enfance. Il les oublia aussitôt. À la terrasse de son restaurant, il a bu un litre de *retsina*, commandé des crevettes et une dorade. Il devait rentrer à Athènes.

XVI

Il avait donc annoncé qu'il resterait dix jours. Le lendemain, après sa dixième nuit, on chuchotait tout autour, mais ce n'était pas les voix des premières journées. Il oublia.

Quand il descendit prendre son déjeuner, vers sept heures et demie, il entendit des pas qui se précipitaient

vers d'autres pièces. Une des dames en noir ouvrait la porte de l'armoire où l'on rangeait les balais, et l'a refermée, l'air préoccupé. Que cherchait-elle ? Aussitôt après, il entrevit un homme qui sortait dans la rue, par une autre porte que l'entrée habituelle de l'hôtel. Il s'est installé à une table de la terrasse. Quelques minutes plus tard, la plus jeune des femmes se montra et joua la surprise, avant de lui souhaiter bonne journée. Étonné à son tour, il a répondu dans son grec de débutant qu'on l'avait pourtant vu descendre, qu'il était là depuis deux minutes. Elle eut l'air gêné. Elle disparut, et revint avec le plateau du déjeuner.

Quand il eut terminé, elle est revenue sur la terrasse. Il lui a dit qu'il voulait payer sa pension, et sorti les quarante mille drachmes, groupés par tranches de cinq mille. L'autre dame, arrivée entre-temps, l'a regardé compter les billets et les déposer un par un devant elle. L'homme qu'il avait vu sortir par une porte secrète, apparut par une autre, comme si de rien n'était. Et on lui demanda s'il voulait son passeport.

- Vous me l'avez remis, quand je vous l'ai demandé, l'autre jour.

- Vous êtes sûr ? Je vais aller voir, dit la plus jeune.

Il comprit alors le pourquoi de cette comédie. On avait cru qu'il était parti *incognito* durant la nuit, car la dame savait qu'il ne leur avait pas remis le fameux passeport, à son retour de la poste, je ne sais plus quand. Dans ce petit hôtel de famille, où il n'y avait pas de gardien durant la nuit et d'où, peut-être, il aurait pu s'enfuir, craignait-on toujours le pire, en pariant en silence sur des drames à venir et en passant ses nuits blanches à surveiller le départ d'un homme aussi *maláko* que bizarre ?

Remonté dans la chambre, il a pris ses valises, les a descendues dans la petite entrée et de façon plus que cérémonieuse est allé leur porter la clef. On s'est confondu en remerciements. Pour la première fois, il leur dit merci en français. Il ne voulait plus leur parler dans son grec plus ou moins précis. Il n'était plus de leur monde.

Dans le car pour Athènes, il a parcouru les titres d'un journal grec et, dans le supplément du dimanche, on racontait que des guides étrangers vantaient la taverna *Tsekoura*, dans le quartier de la Plaka. Il se promit d'y prendre le repas du soir.

1995 - 2022

Mon annexe sur le temple de Bassae

(J'assume la syntaxe et le déroulement plus ou moins tortueux de mon écriture durant mes trajets en autocar, après ma visite du temple.)



Pendant que cet ami, décédé depuis peu, dissertait sur un mot du vocabulaire grec moderne et sur un verre d'eau devenu rare, je participais à des recherches archéologiques dans le nord-ouest du Péloponnèse et je me suis permis, un beau jour, de visiter, en Élide, un temple d'Apollon que je voulais voir depuis longtemps, à Bassae, prononcé *Vassè*. Les réflexions ou les simples notes que je me suis permis, alors, de jeter sur papier, auraient-elles été influencées, comme par télépathie, par les ennuis que cet ami connaissait à la même époque en Argolide, plus au sud ? Je vous laisse en juger.

Pour cet essai écrit, sinon *jeté* sur les pages bleues d'un calepin de 180 feuilles, à peine lignées, aux dimensions réduites, environ 5.5 par 3.6 pouces, j'ai pensé à trois titre possibles.

1. les pieux mensonges du tourisme
2. l'intégrisme archéologique
3. les tombeaux de l'antiquité

Il y a sans doute du dépit, sinon de la colère, dans les jugements évoqués par ces titres. Je n'en choisis pourtant aucun. Je me borne à livrer ce texte, *grosso modo*, c'est-à-dire dans la syntaxe et le déroulement plus ou moins tortueux de mon écriture influencée sans aucun doute par

le mouvement cahotique de ma main droite durant les trajets en autocar de ces très sérieuses recherches archéologiques...

LE TEXTE

Depuis 1967, je voulais voir le temple d'Apollon, à Bassae, en Élide, au sud d'Olympie. Cette année-là, des moyens financiers étriés m'empêchaient de déboursier les frais d'un taxi, aucune ligne d'autobus ne desservant ce site archéologique, à 14 km d'Andritsaina, une ville sur le trajet des voyages touristiques.

Je connaissais ce temple, grâce à de belles photos dans un album sur l'art dorique, qui se trouvait ou se trouve encore dans la bibliothèque du Collège d'enseignement général et professionnel (Cegep), à Salaberry-de-Valleyfield; j'en ai oublié le titre. Par différentes sources, je savais aussi que ceux qui s'y rendaient, n'en disaient que du bien.

J'espérais y retrouver cet accord (ou cette dissymétrie) entre, d'une part, les colonnes d'un temple, nombreuses ou non, et, d'autre part, les montagnes, le ciel et souvent la mer. Comme à Sounion, Égine, Athènes.

La veille, en 1995, le chauffeur de taxi m'avait conseillé d'y aller vers sept heures, plutôt que huit ou

neuf heures du matin; je ne sais s'il pensait à la température, plus clémente, ou à la lumière, plus douce, aux premières heures du jour. Moi, j'imaginai déjà que l'ombre des colonnes sur le sol, y serait alors longue, plus prononcée...

Le 28 juin, nous arrivons en contrebas du site. Nous le voyons pas encore. Il est 7h20. Je descends de la voiture et j'aperçois ce qui m'apparut comme le haut d'une tente en toile grise et des filins d'acier. Un moment, j'ai pensé qu'on restaurait le temple. Mais je n'y croyais pas, et me suis rassuré en me disant qu'il devait s'agir d'une construction nouvelle, comme celle d'un atelier où l'on aurait clivé, serti, taillé des pierres. Il ne se pouvait qu'on eût *enfermé* Bassae. J'ai dit au chauffeur de ne pas m'attendre : je retournerais à pied. Et j'ai suivi le chemin qui contournait cette structure de toile, qui me rappelait l'architecture de certains pavillons à l'Exposition universelle de Montréal, en 1967, entre autres, les pavillons « thématiques » et celui de la Hollande.





J'ai pris les photos du temple en 1995



J'ai dû me rendre à l'évidence : à part des rangées, ou des cercles, ou des gradins formés de blocs découpés dans la pierre du pays, il n'y avait de temple, que cela que j'en voyais, près du sol : une partie du stylobate et les bases de colonnes, sous les parois oblongues, devenant au sommet pyramidales, d'une toile immense. Des tuyaux de métal, à la verticale, alternaient tout au long des murs formés par la toile et formaient quelques fois la pointe d'encoignures verticales enfoncées vers le temple, toujours invisible sous cette bâche. Une fois entré sous la toile, au lieu d'éprouver, comme souvent, l'éclatement de l'espace, qui est provoqué par l'énergie enfouie au centre d'un temple grec, mon regard s'arrêtait sur d'autres fins pylônes aux bases de ciment qui reliaient, je crois, les cinq ou six sommets de la structure de toile aux filins d'acier que j'avais vus, à l'extérieur, tendus jusqu'à d'autres bases de ciment, assez éloignées du temple, émergeant du sol rocheux. (Je précise aussitôt que le texte original de ce paragraphe, écrit en 1995 sur les petits feuillets bleus du carnet, a été repris plusieurs fois, en mai-juin 2022, pour traduire, je l'espère, avec plus d'exactitude cette « armature », et j'ajoute, par contre, que plus j'y ajoute un élément, moins je crois être fidèle à son ou ses créateurs... C'était déjà l'incertitude dont je

parlais dans le paragraphe qui suivait la première version du texte, et qui maintenant n'ajoute rien, mais je me permets de le citer, malgré sa lourdeur : *Je crois encore que cela était ainsi, car je ne voulais pas voir ce qui cachait ce que j'étais venu pour voir, après 28 ans d'attente secrète.*

Et je me suis rappelé un article paru, je crois, dans la revue, *Muséart*, où l'on expliquait qu'il s'agissait de la seule solution technique possible, pour conserver ce temple dédié à Apollon, le protéger de la pluie, de la neige et, sans doute, des acrobaties des aviateurs grecs qui ne peuvent que bouleverser de leurs ondes sonores les atmosphères fragiles qui rôdent et se prélassent au-dessus des temples de leurs dieux anciens.

Le dieu **byzantin**, plus tard, et plus retors, se choisira un style architectural plus ramassé, plus pratique, plus lourd, tout byzantin qu'il fût!

Malgré cet article paru quelque temps avant 1995, c'est ma mémoire *longue* (celle d'avant sa lecture) qui perdurait et ensevelissait toute information récente sous un seul désir, celui de voir ce temple, érigé dans un pays désert, comme surgi de la pierre même de ces montagnes qui le portent.

Oui, et en voilà un avantage *pratique*, on a pratiqué, d'un côté, une entrée pour que le visiteur fasse le tour de ces pierres bandées de bois et de tuyaux, étouffées sous cet abri chirurgical, condamnées à vivre sans la lumière du jour.

On refuse la mort des temples. On refuse ainsi leur beauté.

Que pense-t-on des jeunes gens qui agissent comme s'ils étaient éternels ? Que penser des *antiquaillieurs* qui figent leurs objets les plus prestigieux dans une vie fictive, dans une *criogenèse* (!) d'embaumeurs esthètes ?

Un temple grec n'était pas une toile de maître, un vase peint ou une sculpture. Il marquait le lieu qui avait reçu et gardé l'empreinte de dieux ou de déesses qui, à leur tour, marquaient la divinité de l'être humain dans des conditions d'exception, parce que l'homme et la femme savent toujours dans leur esprit, qu'ils en aient conscience ou non, qu'il faut être dieu ou déesse pour vaincre la mort pendant quelques années. (Fallait-il que je remplace le point final par des points de suspension, un peu plus raisonnables ?)

Avec des subterfuges techniques de toutes sortes, on avorte les êtres, les choses, et les prive du lent processus

de leur maturation : les temples, comme nous, sont construits pour vivre et donc, pour mourir.

J'aimerais connaître les statistiques sur les visiteurs de Bassae, avant et après sa momification. Si elles démontraient une progression des entrées - car on paie pour passer sous cette tente de cirque -, j'y verrais la presque disparition d'un art au profit de l'étonnement devant une prouesse technique.

Mais que vouliez-vous qu'on fît, me dira-t-on.

Laisser le temps faire son oeuvre, quand il s'agit d'objets aussi intégrés à l'espace que l'ont toujours été les temples d'Ictinos et des nombreux autres architectes de l'antiquité grecque, surtout durant les 6e et 5e siècles av. J.-C. où l'on s'habituaît à les voir, avec leurs équipes, ériger des colonnes et des corniches à tous les tournants des routes et sur les côtes de tous les golfes. Vouloir protéger leurs pierres des intempéries, est du même ordre que protéger du soleil la peau d'un être humain en la mettant sous verre pour l'éternité.

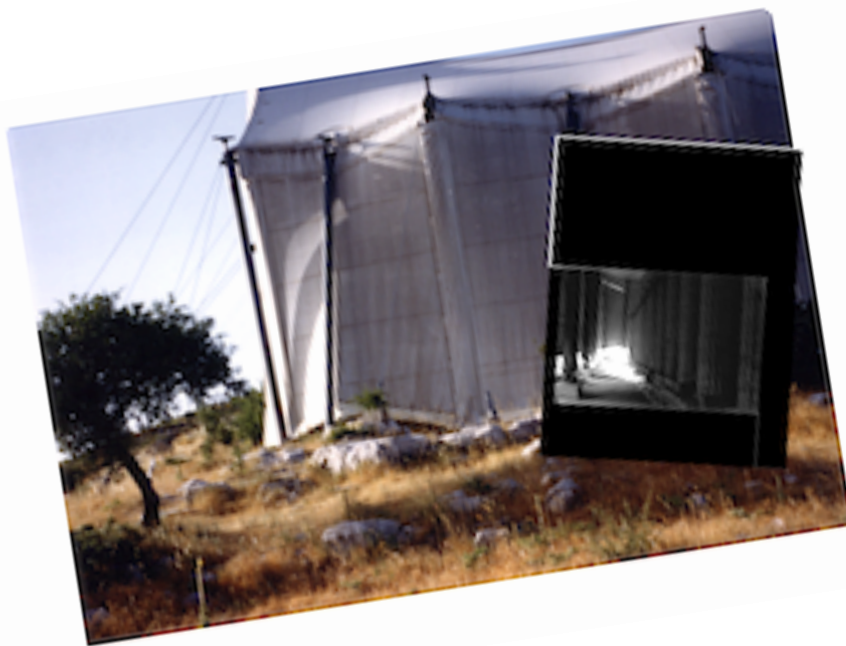
Il me reste, si je pousse ma harangue et mes invectives jusque dans leurs derniers retranchements, à souhaiter qu'un tremblement de terre renverse cette machine

d'ombres et de ténèbres, et que le temple, dans sa misère, retrouve sa beauté mortelle.

Je n'oserais le provoquer moi-même, mais je crains que la toile qui entend le protéger pour des siècles, ne devienne plus tôt qu'on ne le croie, son linceul.

P.S. (*plus récent*) Je n'en ai pas moins aimé photographier Bassae sous des angles que sa disparition sous terre ne m'aurait pas permis... Vous trouverez aussi des photos de ce temple dans deux ou trois autres de mes textes, comme *les Corps de nos désirs*, de 2021.

1995 -2022



Les Nuits rouges

Un garçon au coupe-vent rouge traverse la rue comme un fou. Une auto le frôle, il ne l'aurait pas vue, ne l'a même pas sentie passer dans son dos. Il entre dans une cabine téléphonique, un peu plus bas, dans la côte du Beaver Hall. Il reprend son souffle, compose un numéro.

Il se nomme. Il s'appelle Georges. Georges Deléglise. Il demande Larivière. Oui, il veut parler au lieutenant.

- Pour un problème que je ne sais pas comment régler...

Il n'est pas là. Son remplaçant est prêt à tout régler, s'il lui dit ce qui ne va pas. Bien sûr, qu'il va tout dire. L'autre pose trop de questions... Georges le sait, qu'on ne l'a pas inventé pour lui, le plan de sensibilisation. Ça existait, quand il a eu la job d'été... Il doit les avertir s'il y a prostitution ou drogue dans les bars. Le remplaçant l'accuse de donner trop de détails inutiles...

- Ok, ok, mais tu peux m'aider ou non ? Les sous-lieutenants en savent moins que moi ?

L'autre l'engueule, et s'arrête quand s'en mêle un troisième. Après un silence, plus long ou moins court que les précédents, Deléglise lui raconte que, dans la côte du

Beaver Hall, il a vu un serveur *mettre d'la drogue dans l' verre* d'un client.

- Dans quoi ?
- Dans le verre.
- Il a mis quoi, dans le verre ?
- De la drogue! Des goofballs, de l'ecstasy ou j'sais pas quoi.

L'autre, au bout du fil, dit qu'il n'y a rien à faire. S'il n'a pas vu l'échange, la vente, rien d'intéressant. Georges réplique que si ça n'intéresse pas le remplaçant, le client doit quand même être averti, et quand l'autre lui dit qu'il n'y a rien à sauver chez les gays du Beaver Hall, notre gars, qui ne veut pas passer pour pas savoir que c'est un bar gay, allait pour dire..., quand on a coupé la ligne! Il *dévisage* l'écouteur, enragé. Il raccroche, se retourne et voit un vieux monsieur qui l'attend, de l'autre côté des doubles portes en plastique.

Dans son coupe-vent rouge, il pousse les deux battants, s'arrête un moment, regarde vers le haut de la rue, nulle part, pendant que le vieux lui demande pourquoi il a jeté son verre par terre. Le garçon lui met sous les yeux une sorte de badge ou de petit-portefeuille

et lui répond que le serveur voulait le droguer. Le client sourit.

- Ça vous fait rien qu'ils vous droguent, vous fassent boire au point de vous voler sans vous en rendre compte?

Le monsieur lui demande si c'est la première fois qu'il vient dans ce club, il répond que oui et, frondeur, précise que d'habitude il travaille dans les bars de danseuses, pour empêcher les clients de les toucher, leur faire des avances. Le vieux monsieur toujours souriant prend le parti, plutôt facile, de se morigéner en disant qu'il l'a échappé belle, il s'en serait fallu de peu, avant l'intermède de l'ecstasy, qu'il offre une bière à un beau garçon en coupe-vent rouge qui ne fait, alors, côte du Beaver Hall, ni une ni deux et l'assure qu'il l'aurait acceptée. Une bière, c'est pas de refus. Tout ça, en remontant vers le boulevard qui, à l'époque, s'appelait encore Dorchester. Le monsieur s'arrête. Et de dire qu'il avait lui-même demandé au serveur de laisser tomber la pilule dans son verre. Le garçon perd son air de jeune protégé à l'escouade de la moralité, ouvre la bouche, la referme, ne sait plus quoi dire, et préfère ne rien dire. L'homme âgé prend un air de ces conseillers spirituels, qui à l'époque des séminaires et du cours classique, du

moins au Québec, soutenaient la foi de leurs élèves dans les méandres des pensées, des désirs et des actes impurs, et il ajoute lentement, presque avec voracité, que la boule grise lui permet de croire ce que les danseurs lui disent à l'oreille, d'adhérer en silence aux idées saugrenues qu'ils lui mettent dans la tête, au point de les voir se réaliser, comme si son corps brûlait des désirs que, la veille, il croyait perdus.

- Bonsoir, mon jeune!

Et de rebrousser chemin et descendre, avec la vigueur de sa jeunesse, la côte du Beaver Hall jusqu'à son club, pendant que Georges traverse le boulevard, s'approche d'une auto rouge vif, sort ses clefs, ouvre la portière, se laisse tomber sur le siège avant et met le moteur en marche. Des passants l'ont vu disparaître derrière le reflet du pare-brise. Il va vers l'ouest, tourne à gauche à la prochaine intersection et encore à gauche, dans une sorte de tête-à-queue, pour remonter le boulevard vers l'est. À un feu rouge, au coin de la rue Berri, Georges Deléglise s'allonge le bras sous l'autre siège et fouille dans un sac de cuir. Quand le feu tourne au vert, il se retrouve avec un cellulaire dans les mains. On klaxonne derrière lui. Il redémarre et compose un numéro. Personne ne répond. Il en compose un autre et un troisième, en passant devant la

maison de Radio-Canada. Après l'avenue de Lorimier, il parle à une Marie qui ne devrait pas être là, où il appelle. Depuis cinq minutes, il a essayé de la rejoindre partout, sauf dans leur appartement, parce qu'elle lui avait dit qu'elle travaillait, toute la soirée... Ok, il se trompait, pas grave, mais qu'elle ne s'inquiète pas, il rentrera tard. Il doit en *spotter* deux ou trois, durant la nuit, et ça risque d'être long... Non, il n'a pas le temps d'en parler, il lui racontera. Disons, dit-il, qu'il doit remonter son image dans les quartiers de la police. C'est tout ce qu'il peut dire. OK. Salut! Bonne nuit.

Il remet le cellulaire dans le sac, qu'il repousse sous le siège. Il roule déjà, plus à l'est, dans la rue Notre-Dame, et file le long du fleuve. Il tourne à gauche, au boulevard Pie-IX, brûle un feu rouge en regardant le mât illuminé du stade olympique, prend encore à gauche, une avenue à numéro et passe devant la devanture d'un bar où une cinquantaine d'ampoules jaunes font le tour d'une danseuse western, nue sous son chapeau blanc. Il freine au beau milieu de l'avenue, se jette sur son cellulaire, compose un numéro et quand l'imbécile décroche, il l'informe, avec la rage rentrée d'un gars en beau *calvaire*, qu'il est *stoppé* devant son bar des *Boules jaunes*, et que c'est ouvert! Un crime patent!

- Tu m'avais promis de le fermer!

La conversation est terminée. L'auto l'emporte. Il lance le téléphone dans son dos, se jette sur le boulevard Rosemont où il passe en trombe jusqu'à la rue Iberville qu'il descend jusqu'à la rue Sherbrooke, entre dans l'avenue Papineau et stationne près du garage qui fait le coin de la Sainte-Catherine.

La nuit, les rues disent leur nom.

Il est presque deux heures du matin. Avant de sortir de l'auto, il prend ses papiers d'identité. les glisse entre son fauteuil et le frein de sécurité, mais les reprend, en retire sa carte d'assurance-maladie qu'il met dans la poche de son t-shirt blanc, et replace les autres. Ses clefs dans son coupe-vent, il relève sa fenêtre en disant avec un accent français *relevons les glaces, ma chère Marie*, ouvre la portière et la referme en marmonnant avec lenteur, *on va vouèrè ce qu'on va vouèrè*.

De l'autre côté de la rue, il pousse une porte, monte un long escalier, sans lumière, attrape d'une main et rabat derrière lui une tenture noire, épaisse, qui cache l'entrée des *Nuits rouges*. Il s'assoit, au bar, sur le premier tabouret venu et commande une Molson Dry. Moins de trente secondes après, une danseuse s'est approchée. Elle

reste debout, plus proche que loin, lui dit bonsoir, demande comment ça va, ajoute qu'elle s'appelle Jill, et lui tend la main. Il lui touche à peine les doigts, en disant qu'il s'appelle Gô... Le son a presque sifflé de ses lèvres, se perd dans le bruit de la musique qui l'aurait comme forcé à parler plus fort et dire qu'il s'appelle Claude, et pas Jos. Dans cet *embarrasement* ou grâce à la mêlée des sons et des notes, elle lui demande avec le plus de naturel possible, des sourires ou rires de convenance, s'il n'aurait pas la tentation qu'elle lui fasse une danse. En homme convaincu d'être né depuis toujours pour surveiller la moralité dans les bars de Montréal, il la regarde d'abord de la façon dont le chaperon rouge a dû percer les yeux vicieux du loup changé en grand-mère, mais il se ressaisit et se donne un air plus aimable, et non moins averti de son devoir, un devoir qui l'incite à renier les faiblesses tendancieuses qu'il a déjà *contractées* face à ces danses rituelles exécutées sur leurs petits bancs de bois par des jeunes filles tout près de ses mains, de ses genoux et de son visage, comme de ceux d'hommes si nombreux, jeunes et vieux, attablés devant tant de bouteilles et de bières, tantôt pleines, tantôt vides... Sa raison lui donna un coup sur la tête. C'était la fin de la mythologie. Serait-il devenu un cynique et

méprisant faiseur de discours ? Il sait pourtant qu'il a trop souvent demandé aux danseuses de lui faire des danses pour lui tout seul, dans sa chambre, et qu'il devait l'avouer.

- Y'a pas longtemps, à chaque danse que la fille me demandait et que je lui payais, elle promettait de me suivre, mais le bar fermé, elle ne voulait plus.
- Tu sais peut-être pas t'y prendre, mon beau.

Il ne peut s'empêcher de sourire, lui dire merci quand même, en avalant deux ou trois gorgées de sa Molson et la regardant de côté, ce qui implique une mimique assez précise pour être évidente aux deux acteurs. De son côté, les coudes sur le bar, les mains sous le menton, elle le regarde avec un sourire plus franc que le sien, qu'il avait plus esquissé que voulu, et Jill dont on avait oublié le nom enchaîne en l'assurant que personne ne l'attend en fin de soirée, qu'elle n'a pas de *chum*, qu'il suffirait d'un peu de bonne volonté et d'un peu... Il enchaîne à son tour et ajoute en riant qu'une fois le bar fermé, même avec un peu d'argent, elle ne voudra plus.

Le barman, quelques pas plus loin, en essuyant des verres, devisageait ce client en veste rouge qu'il a déjà vu, sans trop savoir où. Georges Deléglise, alias Claude,

lui a jeté deux ou trois fois un oeil qui se veut blasé, tandis que la danseuse raconte qu'il lui est arrivé de partir avec des clients, comme on dit, et de son côté le jeune aspirant policier - ce qu'on avait aussi oublié - se dit qu'il aimerait mieux que le barman le prenne pour un rocker blasé qui en a déjà trop vu, tout en continuant à regarder sa danseuse et à jeter des coups d'oeil inquisiteurs, sinon inquiets, à ce barman trop curieux qui n'en range pas moins ses verres le long de rails invisibles au-dessus des têtes de Claude et de Jill qui en est à raconter les voyages qu'elle a faits avec des clients : ils partent, à l'improviste, six ou sept...

- Ah! bon. Ça peut être amusant, risque le client jusqu'ici résistant, sinon un des futurs qui partiront en balade avec elle, tout en lissant par à-coups le col de sa bière entre les doigts de sa main droite, la gauche glissant sur la peau de sa poitrine, contre les trois premiers boutons détachés de sa chemise qu'un peu plus haut, on pensait être un t-shirt...

Le barman, qui leur tourne souvent le dos, se retourne aussi souvent et s'approche d'eux, au point que la veste rouge pense qu'il les écoute, ce qu'il chuchote dans les cheveux blonds de Jill qui l'attire contre elle et l'embrasse sur la joue. Il craint de renverser sa bière avec son coude,

et se redresse, mais le barman entoure déjà le verre de ses soins et le redonne à son client avec un large sourire en expliquant qu'il allait tomber. Notre Claude, qui a mal ou pas trop saisi ses paroles, lui demande ce qu'il a dit, et le garçon de plus en plus gentil, sinon avenant, répond que la bière a failli tomber. Claude prend une bonne gorgée de bière. Il se sent plus à l'aise, en tout cas mieux qu'au début, isolé qu'il était avec la danseuse, et tout en descendant cette fois jusqu'en bas la fermeture-éclair de son coupe-vent, il le remercie d'un grand sourire dont il est fier, c'est l'évidence. Et le barman, que j'appelais plus haut le garçon, je ne sais trop pourquoi, juge bon de s'éloigner vers l'autre extrémité du bar qui forme un long rectangle au beau milieu des *Nuits rouges*, une ancienne taverne.

Jill prend enfin le parti de s'asseoir sur le tabouret près de Claude et cherche à reprendre l'avantage, en faisant remarquer à son client à la veste rouge, que leur barman s'est maintenant *évanoui* dans le décor, preuve qu'il ne les écoute pas. Ça ne l'intéresse pas ce que les clients racontent.

L'écoutait-il ?

Il a bu sa dernière gorgée de bière. Il en commande une autre en montrant l'étiquette au barman, revenu dans leurs parages, et se laisse aller, penché sur l'épaule de Jill, à parler comme son coeur l'aurait toujours voulu, il ne sait trop pourquoi. Il a l'impression qu'il viendra plus souvent aux *Nuits rouges*, l'ambiance est vraiment super, même s'il n'aime pas trop se sentir regardé. Il n'a pas le coeur de l'expliquer, et même pas d'essayer de l'expliquer, quand son ami, le barman, dépose deux bières devant eux. Pourtant, il n'en a commandé qu'une seule! Le garçon pense plutôt qu'il lui a montré deux fois l'étiquette de la bouteille, ce qui suffit à Claude pour reprendre ses esprits et offrir l'autre bière à Jill qui l'accepte avec un beau, large et franc sourire, tout en montrant des yeux reconnaissants à cet homme, derrière le bar, que Claude trouve sympathique parce que, même s'il les écoute, il leur montre de l'intérêt, se penchant vers elle ou vers lui, en essuyant ses verres.

Et voici que Georges, alias Claude, se retourne tout d'un coup. Il a remarqué une autre danseuse qu'il eut mieux valu qu'il n'eût pas vue. Sa tête, son visage et son corps, comme soumis à un déclic, ont oublié les temps heureux qu'il connaissait depuis quelques minutes, sinon plusieurs années, avec le gars du bar, Jill et ses bières,

pour se réincarner en les premiers jours des temps heureux.

Quand on est bien, il est normal qu'on ne se parle plus, au point d'en arriver même à y voir une fatalité. Elle et lui, étonnés, se regardent alors une fois, et une deuxième fois. Leurs sourires devenus figés, sont de plus en plus forcés. Quelques secondes, et le verre de Claude est presque vide. Il se lève et Jill, les yeux au ciel, sous les yeux rieurs ou vengeurs du barman, remet ses coudes sur le comptoir. À ce moment, la musique oubliée depuis des lustres remplit l'espace.

Georges Deléglise se rend jusqu'au fond, à droite, vers un comptoir, entouré de quatre ou cinq tabourets, qui fait le coin entre les toilettes et une sortie. Il s'assoit et se tourne vers une scène encastrée dans un mur, à l'arrière du grand bar, et attifée, si ça ne vous ennuie pas de tout savoir, de rideaux rouges autour d'un grand miroir sous des réflecteurs qui pendent du plafond. Je tenais à le dire, parce que Deléglise, surnommé Claude, n'en voit rien. Il regarde tout autour, plus loin que la scène, tout au fond de la salle où de plus en plus d'hommes âgés sont avachis, parmi des jeunes gens et peu de jeunes filles qui semblent avoir trouvé enfin la liberté dans un univers sans familles, un monde libéré de ces familles qui

produisent de toute éternité de si malheureux et ennuyants événements... Vous vous doutez que le coupe-vent rouge, au torse nu, n'en pense rien. Il cherche le corps et les yeux qui se sont incarnés devant lui dans le corps et les yeux de cette nouvelle Ève qui le fixe, croyez-le ou non, depuis sa naissance, de façon si insistante, si troublante, que la musique disparaît à nouveau de mon écriture. Elle s'avance, entourée de légères rondeurs que moqueraient des ingrats en la traitant de grassette ou de grassouillette, et Georges-Claude, sidéré, ne voit dans cette arrivée charnelle que l'éclat dans sa narine droite de deux ou trois perles enfilées sur un anneau d'or. Elle marmonne un bonsoir qu'il la supplie de répéter pour saisir les autres mots qu'elle susurrerait, et qu'il ne comprend pas davantage, mais lui dit bonsoir, à son tour. Elle contourne le petit comptoir et, face à sa victoire, s'assoit, *plus que lente*, sur la chaise ou le banc que personne d'entre nous n'avait remarqués. Elle continue de susurrer, si on comprend bien ses paroles, qu'ils pourraient, mais oui, pourquoi pas, tous les deux, se mettre à danser, à moins qu'il ne veuille lui-même, mais encore pourquoi pas, danser quelques minutes devant elle, sur la scène, torse nu... Suis-je le seul à l'avoir vu se dénuder ainsi ? Vaudrait-il

mieux que l'un et l'autre se lèvent et montent sur le petit théâtre encastré ? Toute la scène à eux seuls, pour danser ! Elle s'arrête. Il a pris un air buté. Elle hésite. Songerait-elle à le planter, là, avachi sur le petit comptoir ? Mais non ! Il se penche de plus en plus vers elle, vers l'anneau d'or, et tout à coup se redresse ! Il commande deux bières au barman qui, à ce moment, frôle Claude, à sa gauche, et lui promet avec son gracieux sourire de lui envoyer le serveur qui revient de sa pause, à deux rues d'ici, à l'appartement...

- L'appartement ?

La jeune danseuse les regarde, les yeux grands et la bouche pincée. Le garçon a créé un malaise. Mais non. C'est rien du tout. Claude ne savait pas qu'il y a aussi un serveur. Il commençait à s'habituer au barman qui lui dit au revoir, pour couper court. De toute façon la soirée n'est pas finie, il ne se passe rien d'autre, non ? Georges-Claude échappe un rire nerveux, mais la peur du ridicule le fait reprendre conscience. La gitane, il la revoit ondulant devant lui, il avance la main près de l'écharpe noire qui couvre son épaule, son bras nu, il ne touche à rien... Sa raison lui dicte d'en rester à la bière, se prémunir contre les dangers qu'on encourt dans les clubs. Il doit le faire, et il décide de la prévenir de son

dangereux état mental et physique devant la peau humide et brillante des filles, en ne sachant pas s'il fait bien de lui en parler. Que voulez-vous, nous dirait-il, je suis si fatigué. Il risque de la décevoir, ce dont, cependant, il n'ose pas imaginer la possibilité, et encore moins que cela soit... Avec ces *cela*, tous ces *dont*, ces *que*, ces *si* et *cependant*, sa pensée s'emberlificote, au point que la grassette n'écoute plus son sabir. Elle sait qu'il ne s'agit que de prendre la balle au bond.

- De quelle balle parles-tu ?

De quelle balle parle-t-elle ? Il a peur de la décevoir. Lui, la décevoir ? Quand on est assez beau pour attirer deux danseuses en même temps, jamais de la vie! Elle a vibré dès qu'elle a vu qu'il la regardait! Non. C'est elle, qui l'a regardé. Mais non, qu'elle lui susurre comme jamais elle n'a susurré, c'était lui.

- C'était moi ?

- Mais oui!

Cela ne l'empêche pas, dans un esprit de bonne volonté, de se reprendre, il le concède, il est vrai qu'elle participait, elle aussi, à cet échange de regards, et feraient mieux, tous les deux, de dire qu'ils ont été émus, ensemble, quand ils ont vu qu'au moment où il l'a

regardée, elle était en train de le regarder, elle aussi, et le temps est venu pour elle, de se lever, faire tout alanguie le tour du petit comptoir et s'asseoir près de lui, sur le tabouret à sa gauche ou à sa droite, on ne le sait trop, car c'est elle seule qu'il regarde, et c'est alors, qu'il lui dit de façon obscure que dans un cas et dans l'autre, sans préciser l'un ou l'autre, elle a surtout de beaux cheveux! Que faire, alors, sinon le regarder, elle aussi, pendant qu'il paie les deux bières au serveur, arrivé à la droite de l'homme au coupe-vent rouge... En effet, c'est elle qui est à sa gauche quand elle demande à ce dévoué camarade de travail, nouveau pour nous, s'il a eu le temps après sa pause de parler au barman qui tenait à le voir, et que cet autre beau serveur - d'habitude leur beauté m'échappe -, un peu déçu qu'elle ait douté de son efficacité, la rassure et lui dit d'un ton sec que la bière pression qu'elle préfère, il l'a déposée, là, devant elle, et que l'autre bière est là, devant monsieur qui maintenant, debout, les paie avec un généreux pourboire provoquant un beau sourire du jeune garçon, à moins que là aussi, on se soit échangé des sourires. Alors, elle se dresse elle aussi et tout contre le long du corps de ce grand garçon au coupe-vent rouge qui enfile déjà sa troisième bière, celle qui depuis toujours n'était destinée qu'à lui, elle

soupire qu'elle se sent bien, qu'elle a beaucoup aimé qu'il parle de ses cheveux, tandis que lui, toujours déphasé, répond qu'il pense avoir trop bu et, de façon de plus en plus euphorique, proteste que ce n'est pas la bière qui lui donne l'impression qu'il ne peut faire autrement que lui dire qu'il y a quelque chose entre eux. Elle a une façon de lui parler qui... Elle lui prend la main et le convie à venir danser avec elle, là-bas. Viens! Elle bouge, *se contourne* comme si son jeune mâle l'entraînait, elle le laisse passer devant elle, en le poussant, le tirant par la main, et ils traversent toute la salle où il n'y a presque plus personne aux tables, quand tout à l'heure on voyait tant de monde sans famille. Arrivés dans un recoin entouré de vitres, tout près du *disk jockey*, l'homme conquis s'assoit sur la banquette, la petite femme glorieuse laisse tomber son sac à côté de lui, pousse à ses pieds un petit banc où elle s'accroupit, chatte ou léopard, le long châle noir couvrant ses épaules ou les dénudant, tout en glissant le long de sa robe, frôlant son ample jupe, et à cet homme à sa coupe elle chuchote que la première danse est gratuite. Il la regarde, l'air de ne pas y croire. Il ne proteste pas. Elle se met à danser, à se dresser au-dessus de lui, elle plie les genoux, se redresse, se replie en palpant ses seins sous les amas de tissu noir. S'il

approche la tête de ses jambes, elle redescend vers lui, approche ses lèvres des siennes, jamais trop près, ne touche pas sa bouche, et quand le serveur rapporte les verres de bière qu'ils ont oubliés sur le petit comptoir, elle en porte un à ses lèvres, que le garçon lui prend aussitôt des mains en lui montrant l'autre, et elle se penche à nouveau, avec à la main le verre que le garçon lui montrait, et tend l'autre que le garçon lui avait pris des mains, le bon, à l'amour de sa vie, il se peut qu'on n'y comprenne rien, mais celui qu'il boit à pleines gorgées est celui qu'il doit boire de toute éternité, et elle qui est pourtant si jeune, se relève dominant de son regard de matrone et le jeune étalon vaincu, et la salle, et la ville, et l'univers entier. Elle se penche à nouveau vers la source de son extase, son corps, ses cheveux et ses voiles noirs, près de la tête du gibier pris au piège qui avance, mais oui, dépose sa bouche, ses joues, son menton, son visage au creux de son cou en marmonnant que c'est si doux. Elle met alors sa main sur son front, lui relève la tête et, question suprême, lui demande son âge. Il reste vague en *résumant* qu'il serait dans la vingtaine, elle objecte qu'il n'aurait quand même pas vingt-neuf ans, ce qui le ravit au point de s'étonner qu'elle ait osé dire une chose pareille.

- Qu'est-ce que tu racontes!

Les hommes ne peuvent mentir. Il ne leur reste plus qu'à se dire des choses inaudibles, qui se transforment en soupirs, souffles interrompus et repris, lorsque qu'elle redevient *pratica-pratique*, et lui demande d'où il vient. Il est né à Gaspé, mais elle s'en fout, bouge encore les lèvres, émet des sons retenus, presque pervers, et parce qu'il ne la comprend pas, il n'en peut mais, ne peut que proposer l'ultime promesse d'accepter tout ce qu'elle voudra de lui. Devant l'étonnement ou la joie qu'il lit dans ses yeux, il boit une autre gorgée de bière et de sa voix la plus mâle concède que cinquante dollars devraient faire l'affaire...

- Cinquante quoi ?

- Des dollars.

Elle attend quelques secondes, continue à bouger devant lui, plus que lente, en acceptant d'en parler avec lui, mais chez lui.

- Le veux-tu ?

Ils en sont à la troisième danse. La tête du garçon au coupe-vent rouge, en t-shirt blanc et chemise ouverte sur son torse nu, apparaît de plus en plus euphorique, avec un

sourire de plus en plus large. Ce beau garçon au visage bouffi de bière est près de léviter devant elle qui ne bouge presque plus, relève avec étude sa masse de chair épurée et se penche à peine pour entourer de son écharpe noire le cou du saint homme en extase, les yeux fixés, tantôt rouges, tantôt fermés, sur le slow de cette égérie perdue dans un slow des plus solitaires, des plus langoureux, et quand sa tête et son corps ont emporté son regard dans les prairies les plus célestes, sa main droite revient sur terre, s'agrippe aux cheveux de l'homme conquis, presque pantelant, et au moment où l'on retrouve sur la banquette le barman à la droite de Georges Deléglise et le serveur à sa gauche, la jeune dame leur remet des choses qu'elle a tout juste tirées de son sac noir, et disparaît. Le petit *stagiaire* de la moralité est soulevé; il reste souriant; un ou deux clients se retournent; les deux hommes le sortent du club et le déposent sans un mot, tout en haut de l'escalier. Ils ont parlé de minable sollicitation à cinquante dollars, d'un faux policier imbécile, et lui ont remis sa carte d'assurance-maladie, avec ses clefs d'auto qu'ils lui ont accrochées à une oreille.

Georges regarde ses clefs qu'il avait mises dans la poche du coupe-vent, en sortant de sa voiture. Il se peut

qu'il comprenne, en un éclair, ce qui s'est passé. Pourtant, personne n'a vu, ce qui s'appelle vu, ce qui s'est passé. Il descend les marches et, quand il arrive près de la voiture rouge, il aperçoit les pneus crevés. Il ne bouge pas. Un moment. Passe une auto. Deux autres passent, et quelqu'un dit son prénom.

- Claude ?

Il se retourne. Le serveur lui donne une carte avec une adresse. Ils seront là, tous les deux, à l'appartement, dans quinze ou vingt minutes. Ils régleront ensemble le cas de l'auto, tous les trois, le lendemain.

Georges regarde le serveur ouvrir la porte, et disparaître dans l'escalier sans lumière. Il sourit. Il a peut-être murmuré, ou susurré, qu'ils sont efficaces, ces deux-là.

1998 - 2022

Verotchka et le Canada

Que faisait-il à Moscou ? Il avait écrit à sa famille qu'il retournerait au Canada pour les vacances de Noël et il se retrouvait assis près de Verotchka dans le Palais des congrès. La veille, le 26 décembre, il s'était envolé de Paris avec un groupe de touristes français, dans un Tupolev d'Aeroflot. C'était en 1964. L'URSS entrouvrait ses frontières.

À leur arrivée, le temps était sombre et les lampadaires jetaient, de très haut, une lumière grise sur l'aéroport de Cheremetievo. L'air sec et froid, où dominait l'odeur de la neige, l'avait presque ramené d'un coup dans son pays natal.

Ce soir-là, de son lit, à l'hôtel National, il avait vu s'allumer une étoile rouge dans le haut de sa fenêtre, comme celle au-dessus de l'étable où était né l'enfant Jésus, l'étoile qui appelait les rois mages et leurs chameaux avec leurs hommages d'or, de myrrhe et d'encens à traverser, entre le choeur et la nef, l'église de son enfance. Au bout d'un clocheton, sur les remparts du Kremlin, de quel sauveur annonçait-elle la naissance aux prolétaires de l'univers ? Au fil de sa mémoire, elle les

reliait et les rattachait au *Docteur Jivago*, de Pasternak, où brille une bougie au coeur de la nuit d'hiver, à la fenêtre d'une femme.

On avait fait le tour de la place après le dîner. La citadelle, avec ses murs de briques et ses créneaux illuminés, couverts de givre, avait l'allure d'un havre de paix. Son éclairage lui prêtait même l'élégance d'une paisible, sinon modeste, datcha près de la Moskova qui coulait au pied de ses murs.

Verotchka et lui s'étaient parlé pour la première fois au Palais des congrès, lors d'un spectacle de ballet. Durant l'entracte, il lui raconte qu'un garçon d'une vingtaine d'années l'a abordé devant l'hôtel, rue Gorki.

- Hier ?

Oui, c'était hier. Ils s'étaient plus ou moins compris, dans un anglais de fortune. Le Canadien craignait des ennuis avec les portiers du National. On les avait prévenus que ces jeunes Russes pouvaient être des policiers ou des militaires déguisés, mais il avait aussi à l'esprit les récits sur la Guépéou ou le KGB, glanés dans

des revues ou des romans, et transposait le petit marché noir de ces garçons au visage émacié en une résistance plus émouvante qu'orgueilleuse, comme en souvenir de prisonniers torturés et d'évasions spectaculaires. Et encore autre chose qu'il lui disait. L'après-midi même, aux magasins du GOUM, ces jeunes gens les avaient entourés, lui et d'autres Français, avant de se faufiler à travers leur groupe. Quand ils les croyaient devant eux, ils étaient derrière, l'oeil aux aguets, ou plus loin; ils ne les retrouvaient jamais là où ils les pensaient, mais toujours à portée de voix ou de la main. Certains proposaient du caviar ou des icônes; ils voulaient, en retour, recevoir des disques par la poste; ils parlaient d'Elvis Presley, des Beatles, de Johnny Halliday... Les icônes étaient peut-être fausses et le caviar faisandé, mais il aurait aimé posséder l'adresse d'un Russe qui attendrait son colis par-delà le rideau de fer. Cette naïveté le ramenait à l'enchantement de ses huit ou neuf ans, lorsqu'il lisait les romans illustrés de la Bonne Presse, avec leurs pages à quatre rectangles égaux, remplis d'illustrations au-dessus ou sous des textes à l'encre bleue, rouge ou verte; *les Trois Enfants russes* qui s'expatriaient, retrouvaient l'espoir et refaisaient leur vie en Occident; *la Belle aux cent palais* qui le scandalisait

quand elle forçait des moujiks à passer la soirée à essuyer la vapeur d'eau sur les glaces de ses châteaux, mais elle tirait parti de sa ruine, dans l'esprit de la Révolution, et retrouvait ces forces vives dont est toujours imprégné, dit-on, le coeur des Slaves! Sans oser le dire à Verotchka, il voyageait en Russie avec les héros de la diaspora dessinés en bleu, rouge ou vert, qu'il faisait sortir d'une boîte à surprises dans les rues et les magasins de Moscou.

Verotchka avait écouté, l'air incrédule, ces histoires d'étudiants qui auraient déclaré, avec un regard d'envie, qu'ils voulaient s'exiler, et la renversait encore plus que, devant un Canadien, ils aient reproché aux *solid gold men* du Kremlin d'ouvrir les frontières aux touristes pour en soutirer de l'argent, quand ils leur interdisaient de les franchir. Sa mère, exilée en France avec ses parents une trentaine d'années auparavant, avait conservé des liens avec des membres de sa famille restés au pays, ce qui lui permettait de connaître l'état des esprits en Russie. Selon Verotchka, des Russes n'avaient jamais parlé aussi franchement à un étranger. Il leur inspirait confiance, sans doute. Ou bien la police se relâchait. À moins qu'il soit tombé sur des risque-tout. Probable aussi qu'elle le flattait en lui accordant quelque ascendant sur les

marginiaux de la société moscovite, car elle montrait de plus en plus d'intérêt pour le Canada où elle comptait, disait-elle, faire un stage dans un an ou deux. D'ailleurs, quelques-uns du groupe, les plus moqueurs, appelleront parfois son nouvel ami, le Canada.

Ils n'ont pu assister à la fin du Stravinsky, *l'Oiseau de feu*. Le train pour Leningrad partait à minuit moins cinq. Ils ont quitté la salle, un peu honteux, sous le regard étonné des mélomanes soviétiques et sont arrivés à la gare, comme ils l'avaient prévu, bien avant le départ de leur train.

Il n'a revu Verotchka que le lendemain soir. La journée avait été chargée. Une fois les valises déposées dans les chambres, au petit matin, ils étaient descendus prendre le petit déjeuner et montés dans un car pour un tour de ville.

Par ce froid et au milieu de la neige tombée la veille, en rafales, les palais blancs, vert pâle et jaune clair de Leningrad, paraissaient immatériels contre le bleu ciel

des autres habitations ou des immeubles. Un Saint-Pétersbourg fantomatique s'animait dans son esprit survolté. Les troupes du tsar chargeaient *mencheviks* et *bolcheviks* sur la perspective Nevski; des ouvriers, des soldats, des marins montaient à l'assaut avant de mourir sous les balles devant le palais d'hiver; le croiseur Aurora tirait ses salves de canon sur les rives de la Neva... Il revoyait, en couleurs, les films noir et blanc d'Eisenstein, sans savoir que son réalisateur adoré faisait lui aussi de la propagande et que dans les faits on aurait plutôt tiré à blanc sur de simples émeutiers, et quand au beau milieu du tour de ville l'ont repris les maux d'estomac contractés à Paris, où depuis quatre mois il se nourrissait de charcuterie et de gros vin rouge, le temps était venu où l'existence des goulags, plus loin, en Sibérie, n'occupait plus son esprit.

Mais le soir, avec Verotchka, après un opéra italien au Kirov, il a bu au café de l'hôtel Europaïska ses premiers verres de vodka. Chaudes gorgées de vodka russe aux forces aussi salvatrices que mystiques! Son estomac fut guéri et, ses esprits devenus mirifiques, il engouffra à jamais dans l'Achéron ses études en tragédie grecque. Amère vodka!

Il a tant dansé et tant sauté qu'à la fin, elle s'en désolait, mais il a si bien tenu son bout qu'elle est entrée dans la danse. Ils ont même décidé de se rendre le lendemain, avec une partie du groupe, à Tsarkoïe Selo où l'on restaurait la résidence d'été de Catherine II. Il l'avait convaincue de visiter un palais, plutôt que la forteresse des saints Pierre et Paul. Elle y a même entraîné sa mère qui quelquefois désespérait du Canadien autant que de sa pauvre Russie.

À Tsarkoïe Selo, les bois les plus précieux agencés à des lames d'ébène formaient des parquets et, dans une salle toute blanche, un filet d'or, le long des murs, découpait de faux lambris, soulignait une perspective ou créait des lignes de fuite. Une simplicité étrangère, malgré tout, aux fanfares baroques de Versailles, comme aux encombrements obscurs des églises orthodoxes, qui enchantaient Verotchka. Aurait-il osé préférer le dépouillement des églises romanes ?

Le parc sous la neige, avec ses statues enfermées dans des caissons de bois pour les protéger du froid, évoquait

un hiver russe sans soleil et sans conifères. Le givre persistait sur les troncs et les branches des bouleaux. Un ciel gris bleu, très loin derrière la forêt, était tendu aux deux coins d'un horizon violet.

L'après-midi, il se sont rendus en taxi jusqu'au golfe de Finlande. Y voir la frontière nord où se perdaient et se retrouvaient les fantômes de Lénine et de Trotsky. Y écouter peut-être, enfin, les plaintes et les signaux morses que des résistants, quelque part, dans les sous-marins ou la toundra, écrivaient encore sur la brume.

Il y avait trois ans que Soljenitsyne avait publié *Une journée d'Ivan Denissovitch*. Ni l'un ni l'autre ne l'avait lu.

Durant les derniers jours du voyage, ils ont succombé aux efforts de séduction que le pays déployait pour les soumettre à ses charmes. Le temps s'était arrêté et, vaincus, ils acceptaient et souhaitaient, même la jeune orthodoxe, que la Russie des tsars et l'empire des Soviets achèvent de conquérir leur esprit qui céderait bientôt à la

violence des corps. De toute façon, la conscience - ou l'âme! - était en miettes, transformée en atomes du pays profond. Ces choses ne s'expliquent pas. On ne le dit pas, on ne le pense même pas. On agit en possédé, sinon en fou furieux, et à l'instar de roseaux innocents on se joue de la tempête qui durant le retour à Moscou projetait l'avion dans des trous sans fond, comme on s'était exalté sur les profondeurs que les pelles et les grues avaient atteintes en creusant le métro de Leningrad. À nouveau sur la place Rouge, on devient muet, fasciné que les Russes attendent des heures et des heures pour voir et revoir sous son couvercle de verre le cadavre du grand Lénine dont le visage avait l'air de vivre encore dans sa lumière rosée.

Il avait promis d'éviter la vodka. Mais au réveillon, avec le caviar et le saumon, le champagne le persuadait d'être devenu dans une joie presque frénétique aussi communiste que les équilibristes et les danseurs de l'Union des républiques socialistes soviétiques, l'URSS. Aux coups de minuit, ils ont écouté dans un silence religieux l'hymne national et impérial des Soviets pour chanter ensuite la Marseillaise... Il n'a pas osé entonner l'O Canada. En aurait-il eu la force ? Le lendemain, le

premier de l'An, il n'était plus qu'un Russe qui avait trop bu. Il a dormi toute la journée. Il a daigné se montrer au concert du soir, où le chœur mixte et les danses folkloriques ont achevé la conquête d'un jeune capitaliste innocent, prêt à se soumettre à la ligne du parti suprême et unique.

Le lendemain, après la visite officielle du groupe dans le métro, il a repris de la vodka, fait l'imbécile, porté toasts sur toasts, scandé des *tsa-tsa* tonitruants et permis à des railleurs d'enregistrer sur bande les étranges mots français du Canada que ses lèvres devenues de plus en plus molles laissaient sortir à la pelle. Au début de la soirée, quand on a fait réentendre le galimatias phonétique ou dialectal aux *happy few* qui avaient le privilège de leur compagnie, il cacha sa honte en s'éclipsant, mais sauva la face en revenant avec les trois bouteilles de champagne que durant le réveillon, avec l'accord de Verotchka, il avait subtilisées et mises à refroidir dans sa baignoire.

Ce même soir, seul avec elle, il s'est rendu au Bolchoï. Ils avaient acheté des billets pour *Boris*

Godounov. C'était leur soirée extraordinaire. Au lieu du *Lac des cygnes* au Palais des congrès, ils voulaient entendre un opéra russe. Komsomol néophyte, il connaissait mal Mussorgsky, mais le 2 janvier 1965, il a admiré la musique, les décors, les costumes et tous deux, comme des enfants, ils ont pleuré sur les larmes du jeune innocent qui chante les malheurs du peuple pendant que la neige tombait sur la scène du Bolchoï. Ils sont arrivés en retard pour le souper. Ils étaient dorénavant, Verotchka et lui, les amoureux du voyage.

Cet après-midi-là, un jeune révolutionnaire sur le quai du métro l'avait regardé avec des yeux si intenses que, bouche bée, il s'était avancé vers lui, allait le suivre... Verotchka l'a retenu à l'intérieur du wagon, et les portes se sont refermées.

À Paris, ils se sont revus. Deux ou trois fois. Il regardait toujours ailleurs, derrière eux et plus loin, là devant, sur le quai...

2001 - 2022

Marthe et Xavier à Westerland

Xavier avait fait le trajet en train. De Hambourg jusqu'à Westerland, dans l'île de Sylt. Seul pour quelques jours. Face à la mer du Nord. Il ne se passerait rien. Imaginer une vie où les choses arrivent sans briser le cours du temps. Aucun événement à Westerland. Il le préférerait ainsi. Il se perdrait au milieu de la foule et passerait inaperçu. N'avoir rien à dire. Ne déranger personne. Il ne souffrirait pas de la solitude parce qu'il retrouverait Marthe dans quelques jours à Paris. Il l'avait rencontrée l'été précédent, contre toute attente, sur une plage de Grèce. Le lendemain matin, assis dans un fauteuil de bois, il lisait. Le vent poussait les nuages. Des nuages gris et de longues nuées blanches. Des taches sur des morceaux de bleu. Les maisons du village en plein été roulaient avec la planète dans un ciel boursoufflé. À la vitesse du vent qui balayait de pluie, quelquefois, la vitre des fenêtres. Il attendrait que les jours passent. Il aurait voulu se blottir dans le temps, le sentir bouger comme un train qui s'ébranle. Une semaine passe vite, mais il aurait voulu que tout cède et que s'ouvrent les nuages! Se retrouver tout de suite six jours plus tard à Paris, et revoir Marthe. Suffirait-il d'ouvrir la porte de la chambre ? Le

ciel se dégageait peu à peu. Il est sorti se promener le long de la mer. La mer rythmait le temps, additionnait des chiffres. Aujourd'hui est le premier jour. Demain, le deuxième. Les autres sont le troisième et le quatrième, ou le sixième. Le temps : un calcul. Des additions. Des soustractions. Que signifiait vivre avec le temps? S'en accommoder en le divisant et en le quadrillant. Il n'en continuait pas moins son cours. Indifférent. Les souvenirs suspendent pour un moment la notion du temps qui passe, mais redisent la fuite des jours et des années. Ils ne permettent pas d'accéder aux rouages du temps. On n'est jamais emporté dans l'espace à la même vitesse que lui. Si on arrive à lire quelques cadrans de son mécanisme, on n'entre jamais à l'intérieur. Il était plus simple de regarder la mer. Xavier avait d'ailleurs presque oublié Paris. Immobile, Marthe l'attendait quelque part dans le temps qui allait son train toutes portes fermées, et il se donnait l'illusion de les avoir lui-même verrouillées, en décidant de la date de son départ. Il n'avait rien mangé depuis le matin et, assis à une terrasse, il buvait du scotch. Se verserait-il un troisième verre ? Nulle part où se souder à la vie comme en chemin de fer où dans l'ébranlement de la terre sont entraînés vers des gares lointaines sur les mêmes rails et tirés par la même

locomotive de lourds wagons des fauteuils des couloirs et un voyageur qui lit ses revues entouré de ses valises. Il oubliait souvent et Marthe et Paris. Le temps devenait à lui seul une force qui l'aspirait l'accrochait et le portait pour un moment comme si c'était pour de vrai... C'était bien la preuve qu'il avait complètement oublié Marthe et Paris. Les séductions du temps seraient comme une main qui fait ployer une branche pour que surgissent une vallée ou un coucher de soleil de l'autre côté d'un lac noir ou bleu sombre au milieu des montagnes. Non. Le temps était une paroi de pierre invisible impassible et n'offrait rien à ses yeux. Existait-il comme ils existaient lui et Marthe et Paris et la mer ? Sans doute. Mais le temps se dissimulait et suintait de partout comme la mort qui se cache pour frapper au coeur, mais ne disparaît jamais. Il n'avance pas comme un train en marche. Il arrive. Comme la mort ou la vie. Un jour, il provoque le désespoir; le lendemain, il anime le courage. Le temps des humains varie selon la dégradation de leur corps ou selon l'idée qu'ils se font de la vie des autres qui quelquefois leur paraît trop longue... Il avait trop bu et il n'était qu'une heure de l'après-midi. Il est allé manger du poisson grillé dans un restaurant qui ne donnait pas sur la mer.

Dès l'aube, un ciel sans nuage. Il s'était réveillé par deux fois, entre quatre et huit heures. Il avait soulevé le rideau pour regarder le temps. Il faisait toujours beau. Il a passé des heures à la plage et tous les jours par la suite il est allé au bord de la mer s'étendre sur le sable. À la moindre apparition du soleil. Il cédait à son empire. Il s'astreignait à huiler son corps. À intervalles réguliers, il le tournait sur le dos, sur le ventre. Il le gardait des grains de sable et de la poussière que charriait le vent. Il le mêlait à la foule, aux enfants, aux parents des enfants, et l'imaginait bronzé quelques jours plus tard à Paris. Le soleil et le vent le séchaient comme une pâte feuilletée dont la mer et les huiles conservaient la fraîcheur. Un soir la foule s'est rassemblée sur la promenade autour d'un orchestre devant la mer. Le soleil devenait peu à peu un cercle rouge aux contours francs presque noirs pendant que des nuages de soie grise s'éloignaient au son des trombones. Regarder s'éteindre des lumières rougeâtres à l'horizon n'introduit pas plus dans les arcanes du temps, que se laisser doré au soleil. Il passe et doit passer; vouloir le retenir tient de la folie. Il faut refuser ces accords passagers, et fallacieux. Personne n'a jamais rencontré le temps. Personne ne l'a jamais empoigné par

les ouïes pour le tuer et en faire l'autopsie. Sur une table de dissection. Lisse et froide. Le lendemain, il faisait encore beau. Il se trouvait de plus en plus bronzé, mais le soleil l'avait abattu et il n'aspirait plus qu'à monter dans un train et retourner à Hambourg d'où il prendrait l'avion pour Paris. Un matin, il a été presque heureux du mauvais temps. Il ne se ferait pas un devoir d'aller à la plage. D'ailleurs, sa peau réagissait mal au soleil. Il buvait une tasse de thé dans un restaurant. Il s'était installé tout au fond même si plusieurs tables étaient libres à l'ombre, sur la terrasse. Il évitait sans trop se l'avouer les occasions qui l'auraient amené à converser en allemand. Il lui suffisait de déchiffrer les menus et les affiches. Il jeta un oeil sur un journal, et tout s'est mêlé dans sa tête; il n'arrivait plus à se rappeler le sens des mots les plus courants. Il rageait. Il se retrouvait seul, ridicule, assis sur une banquette au fond d'un restaurant, avec un journal qui restait illisible. Avait-on remarqué qu'il ne parlait à personne, à la plage, comme sur la promenade face à la mer ? Il devenait une énigme. Encore une jour dans cette île. Il avait acheté son billet de retour. Le temps passait un peu plus vite. Mais, allez savoir pourquoi, il s'y opposait en jugeant sa vitesse et le subissant avec réticence. Il regardait la mer du Nord.

La veille sur la promenade il avait cru la voir pour la dernière fois. L'adieu n'avait pas été déchirant. Il la reverrait. Elle n'avait plus d'attraits pour lui. Elle l'avait même repoussé dans la ville, dans les rues, au milieu des maisons. Reprends le chemin de ta chambre et attends l'heure du départ. Il ne fallait pas, disait-elle, chercher le temps ni le reléguer aux confins de l'horizon... Mensonge. La mer est muette. Des bateaux passaient. Des moules seraient prises dans leurs filets. Une mouette criarde descendait en piqué dans le ciel. Il s'était enfin débarrassé de la mer. *Petits enfants, prenez garde aux flots bleus...* chantaient sa mère et sa mémoire. Il était rentré.

Le soleil et l'envie de bronzer davantage l'ont ramené le dernier jour sur la plage. Il arrivait à la fin de son attente. Il eut l'impression - ce n'était qu'une impression - d'avoir rejoint le temps et même ô sottise! d'aller de concert avec lui. De là à s'accorder à la mer au rythme de ses vagues et de ses marées il n'y avait qu'un moment qu'il a franchi avec plaisir et réconcilié s'est reposé en la regardant. Il nageait, l'imbécile, dans le cours du temps! L'esclave autour de son moulin dans une cave peut rêver sur la mer qu'il entrevoit à chaque tour de meule par un

trou dans le mur mais ne se baignera jamais dans cette eau...

À Paris, dès son arrivée à l'hôtel, on lui remet une lettre. Marthe avait quitté la France depuis trois semaines avec un ami qui s'appelait Karl et habitait Hambourg.

1977 - 2022

Variations sur Westerland

De Hambourg, il avait fait le trajet en train jusqu'à Westerland. Arrivé dans l'après-midi, il s'était trouvé une chambre chez un militaire à la retraite. On était en juillet. Le lendemain, à neuf heures du matin, il faisait froid. Des nuages défilaient devant ses fenêtres. Ils glissaient plus vite que le temps qui lui pesait. Il faisait froid. De l'autre côté de la rue, au dernier étage d'une maison, un volet jouait sur ses gonds au gré du vent. Un coup plus violent et les carreaux auraient volé en éclats. Dans un bruit de vitre cassée. Mais il ne devait rien provoquer. Seul dans l'île de Sylt, face à la mer du Nord. Pour quelques jours. Il ne se passerait rien. Imaginer une vie où les choses arrivent sans briser le cours du temps. Aucun événement à Westerland. Il le préférait ainsi. Il se perdrait au milieu de la foule et passerait inaperçu. N'avoir rien à dire. Ne déranger personne. Il ne souffrirait pas de la solitude parce qu'il retrouverait Karl dans quelques jours à Paris. Il l'avait rencontré l'été précédent sur une plage de Grèce. Aurait-il voulu le jour même se retrouver à Paris six jours plus tard et revoir Karl ? Onze heures. Le ciel se dégageait peu à peu. Il est sorti se promener le long de la mer. Il était plus simple de regarder la mer. Il avait d'ailleurs presque oublié Paris. Et peut-être qu'immobile,

Karl l'attendait quelque part dans le temps qui allait son train toutes portes fermées. Mais il se donnait l'illusion de les avoir lui-même verrouillées, en décidant de la date de son départ. Il n'avait rien mangé depuis le matin et, assis à une terrasse, il buvait du scotch. Se verserait-il un troisième verre, qui le ferait monter dans ce curieux train en marche, que serait le temps? Mais il n'avait jamais dit que le temps était un train. Il aurait plutôt voulu se sentir emporté par le temps, comme un train et ses locomotives emportent leurs voyageurs. Le temps lui-même, et c'était la preuve qu'il n'avait pas seulement oublié Paris, mais aussi l'ami Karl, il le voyait comme une force qui de temps en temps nous attire à elle, nous accroche et nous porte, ou nous laisse croire que nous avons trouvé la vraie vie...! Le temps, s'il était mobile, s'il était une mouvance, il l'était à la façon d'un problème d'algèbre quand toutes les inconnues se dévoilent, quand tout se dénoue et que l'équation, comme par magie, s'équilibre, reprend ses sens, se vérifie. Il y voyait des écluses qui s'ouvrent alors dans nos têtes. Les lettres et les chiffres s'ordonnent d'eux-mêmes au fond de nos yeux et dans nos cerveaux. Notre coeur est alors entraîné par un courant qui serait le mouvement du temps. L'ordre s'est avancé vers lui, s'est présenté et se sont justifiés soudain

autour de lui les problèmes qui le laissaient en suspens dans l'incertitude. La solution algébrique ou mathématique est comme une main qui fait ployer la branche pour que surgissent une vallée ou un coucher de soleil de l'autre côté du lac dans les forêts des Laurentides. Ah! s'il pouvait les voir à travers des arbres contre la mer d'un seul coup sans bouger! Il y verrait peut-être Karl dans Paris... Non il ne pouvait toujours et partout ressentir le mouvement du temps qui, alors, apparut aussi impassible que l'océan. Le temps n'avancait pas comme un train en marche. Il arrive. Comme la mort ou la vie. On le sent comme on sent le chaud ou le froid. Un jour, il provoque le désespoir; le lendemain, il anime le courage. Le temps le plus constant, disait Einstein, est celui des trois cent mille kilomètres par seconde que prend la lumière à se propager dans un espace.

À Paris, dès son arrivée à l'hôtel, on lui remit une lettre. La veille, Karl avait quitté la France avec un ami qui s'appelait Xavier.

Des plages blanches sous la glace de Mont-Laurier

1

Le matin du vingt-deux décembre, il ne neigeait pas à Montréal, mais il faisait un froid d'hiver. Mélanie avait pris l'autobus pour passer Noël chez sa grand-mère. Avant de s'envoler le soir même vers la Floride avec un couple de leurs amis, ses parents l'avaient accompagnée à la gare. C'était la première fois qu'elle voyageait seule.

La maison de sa grand-mère maternelle était le seul endroit où les portes du monde s'ouvraient pour Mélanie. On y savait son nom et son histoire. On la recevait, on l'écoutait et, la dernière fois, elle avait pris ses repas à la table des grandes personnes. Cette année, elle ne verrait ses oncles et ses tantes qu'au jour de l'An. Elle était la seule à se rendre dans les montagnes pour Noël et se demandait si elle n'était pas la seule à aimer la mère de sa mère.

Quand elle est arrivée, vers midi, elle s'est rappelé les recommandations que ses parents lui avaient faites. Laisser son billet au chauffeur d'autobus, traverser la rue, prendre garde de ne pas se faire frapper et se diriger vers le poste de taxi. Devant une maisonnette blanche, quatre voitures étaient stationnées au milieu de bancs de neige.

Un homme à casquette en est sorti et lui demanda si elle s'appelait Mélanie.

- Mélanie Dubois-Poirier, a-t-elle répondu en insistant sur son nom de famille.

Elle avait beau n'avoir que dix ans, elle n'aimait pas qu'on la traite en petite fille. Son prénom était son nom d'enfant, tandis que Dubois-Poirier la rangeait dans le monde des adultes capables de voyager seuls jusqu'à Mont-Laurier. Mais le vieux monsieur n'y a rien vu et l'a encore traitée en bébé en la faisant s'asseoir à ses côtés et non sur le siège arrière comme chez les chauffeurs de taxi, à Montréal.

En regardant les arbres défiler le long des rues, elle a décidé de ne plus y penser et se demander pourquoi les parents abandonnaient leurs enfants durant les vacances de Noël. Quand le chauffeur lui a posé des questions insignifiantes, pour ensuite parler de l'air pur de Mont-Laurier qui mettrait du rouge sur ses joues blêmes, elle a espéré arriver au plus tôt chez sa grand-mère et prit dans son porte-monnaie un billet de dix dollars qu'elle a tenu au-dessus de son sac à main. Elle avait peut-être les joues blêmes, mais avait de quoi payer!

Quand la voiture s'est arrêtée, elle en est aussitôt descendue pour attendre que le monsieur à la moustache grise prenne sa valise dans le coffre arrière. Quand elle la reçut, il resta là, sans bouger.

- Le dix dollars, c'est pour qui, ma petite fille, a-t-il demandé avec un grand sourire ?

Mélanie s'est sentie devenir toute rouge. Elle oubliait de le payer! Elle lui donna son dix dollars et se retourna pour regarder la maison. Quand il est revenu pour lui remettre cinq dollars et deux vingt-cinq cents, elle lui laissa les deux pièces de monnaie et répondit à son bonjour du bout des lèvres. Elle était enfin arrivée.

2

La porte n'était pas fermée à clef. Elle est entrée sans sonner. Elle déposa sa valise sur la première marche de l'escalier qui montait aux chambres. Elle a écouté quelques secondes pour s'assurer que sa grand-mère dormait, car à cette heure du midi elle dormait toujours. Elle a cru entendre le craquement du plancher et le bruit d'une porte qu'on fermait, mais tout est redevenu silencieux. Alors, elle a suspendu son chapeau bleu au poing de la statue en bronze qui montait la garde sur un

socle en bois, au pied de la rampe; elle n'avait jamais su son nom et l'avait baptisée Frontenac. Son épée et sa barbiche, son air frondeur et son chapeau à large bord lui rappelaient la bravoure du gouverneur de la Nouvelle-France qu'elle admirait dans son manuel d'histoire. Elle jeta son manteau sur la valise et s'est dirigée vers la cuisine.

Elle a mangé la salade de poulet, préparée pour elle sur la table, et en buvant du lait elle a remarqué que le gâteau blanc de sa grand-mère avait un nouveau goût, une saveur d'orange qui l'a déçue. Elle rinçait ses deux assiettes et sa tasse, quand elle a vu par la fenêtre que le ruisseau derrière la maison était presque tout déneigé. Elle pourrait y patiner sans avoir à repousser la neige. Elle laissa dans l'évier assiettes, cuillère et fourchette pour se précipiter sur son manteau et sa valise. Elle enfonça son chapeau sur la tête de Frontenac et escalada l'escalier à toute vitesse pour changer de vêtements dans la chambre qu'on lui réservait depuis qu'elle était toute petite. C'est à peine si elle avait remarqué les deux arbres de Noël dans le salon.

3

Une fois dehors, pendant qu'elle descendait la pente assez abrupte, couverte de foins jaunes, de longues pailles brunes - ce sont des aulnes, disait sa mère -, Mélanie s'est demandé comment en se rendant à la cuisine elle avait pu traverser le salon sans apercevoir les sapins.

-Je suis idiote, se disait-elle. Quand je sors de l'argent pour payer le taxi, j'oublie de le donner, et quand ma grand-mère décore deux sapins, je n'en vois pas un seul.

Elle croyait avancer encore dans la neige molle quand ses patins se sont posés sur de la glace vive! Elle glissa, perdit l'équilibre et se retrouva les fesses sur la surface gelée du ruisseau. Elle eut l'envie de se mettre à rire, mais un volet claqua plus haut, derrière elle. C'était peut-être sa grand-mère qui s'était réveillée et la surveillait d'une fenêtre de sa chambre. Mélanie n'a pas eu le temps de penser à se retourner et à lever la tête, car du plus loin qu'elle pouvait voir avec ses yeux éblouis par un soleil éclatant, s'approchait un garçon qui avait décidé comme elle de mettre ses patins et profiter du ruisseau glacé de bord en bord. Ce rond à patiner, elle le considérait depuis au moins quinze minutes comme son territoire personnel.

Il était à elle et à nul autre. Et voilà qu'un gars, un petit garçon, avait l'audace de pénétrer sur ce terrain sacré. Il fallait établir un plan de campagne. Se défendre. Se débarrasser de l'effronté.

Elle décida de faire l'innocente et de l'ignorer. Elle a fait semblant de rattacher ses lacets, et après s'être relevée, en secouant ses cheveux blonds d'un air détaché, elle s'est mise à patiner de la façon la plus lente et la plus élégante qu'elle pouvait, la tête haute, le regard à l'horizon. Quelquefois, elle faisait traîner les couteaux de ses patins, ce qui provoquait un bruit, une sorte de grincement musical constituant la preuve évidente qu'elle avait patiné toute sa vie.

- Arrête de faire *grincher* tes patins!

Le garçon, avec une tuque rouge et de sales mitaines vertes, l'interpelait!

- Ils ne *grinchent* pas. Ils frottent! Et je suis arrivée la première.

- C'est moi qui ai gratté la glace. Va-t'en chez vous!

Et il l'a fait culbuter du bout de son hockey. Elle n'a pensé ni à la douleur ni à la honte, mais eut la vision du ruisseau envahi par des garçons qui joueraient au hockey

et l'empêcheraient de patiner. C'en était trop. Elle s'est mise à pleurer.

Il la regardait, devenu presque malheureux.

- Tu t'es fait mal ?

- C'est toi qui m'as fait tomber!

En un éclair, elle accrocha le bâton du garçon, et le tira vers elle. Il perdit l'équilibre et se retrouva lui aussi les fesses sur la glace. Mélanie s'était déjà relevée et prenait son élan pour retourner, au travers des foins et des pailles, chez sa grand-mère.

- Aie! Mon hockey!

Elle avait gardé le bâton dans ses mains. Elle n'en voulait pas de son hockey! Elle l'a lancé aussi loin qu'elle pouvait.

- Cours après, si tu le veux!

- Aie! Comment tu t'appelles ?

Elle a failli freiner, mais c'était plus fort qu'elle, il valait mieux répondre.

- Mélanie.

- Moi, c'est Jean-Philippe!

En remontant vers la maison, elle marmonnait que ça ne lui servait à rien, à ce Jean-Philippe, de lui crier après. Frontenac répondrait aux effrontés par la bouche de ses canons...

4

Quand sa grand-mère est descendue, elle l'a trouvée devant une des fenêtres du solarium. Elle regardait Jean-Philippe jouer au hockey avec trois autres sur le ruisseau, au bas de la pente. Après leurs effusions, leurs embrassades, Mélanie a répondu à toutes les questions de la dormeuse, sans parler du garçon. Elle s'est contentée de déplorer l'état de la glace, et elle a déclaré qu'il lui serait impossible de patiner durant les vacances.

- Ce matin, à huit heures, quand je me suis couchée, la glace m'a paru pourtant bien belle...

- Grand-maman, vous ne patinez pas. Vous ne pouvez pas savoir.

- De la fenêtre de ma chambre, je vois très bien le ruisseau, tu sais.

Mélanie n'a plus rien dit. Elle a regardé un peu la télévision et est allée jeter un coup d'oeil par la fenêtre

du solarium. Il faisait noir. Les garçons étaient sûrement partis. De la neige est tombée du toit.

En mettant la table, elle a écouté sa grand-mère qui téléphonait à son boucher, parlait de veau dans la fesse et de tartes au suif que les gens ne mangeaient plus. Pour le repas du soir, elles ont mangé des tranches de jambon passées dans la poêle et des petits pois chauds, avec du pain, du beurre, et elles ont bu des verres de lait. En finissant les restes d'un pouding au riz, elles ont parlé de ses oncles et de ses tantes, qui avaient des maris et des épouses. Au sujet des parents de Mélanie, elles ont soupesé les risques de mauvais temps en Floride. À neuf heures, Mélanie est montée se coucher.

5

Au matin du 23 décembre, sa grand-mère, à son habitude, venait de se coucher. La vieille dame avait toujours préféré vivre la nuit. Elle lisait un livre, rangeait des revues sur des tablettes, dans la cave, remontait lentement au rez-de-chaussée pour y plier des serviettes de bain ou du linge de table et, enfin, regardait l'aube se lever par la fenêtre de la cuisine.

Mais que ferait Mélanie de sa journée ?

Elle ouvre les persiennes de sa chambre... Il neige comme elle n'a jamais vu neiger et à travers ces rideaux d'étoiles blanches qui s'éloignent et se rapprochent de la vitre, elle découvre comment s'approprier le ruisseau et l'interdire à ce Jean-Philippe.

Elle déjeune en vitesse, laisse le pain tranché, les confitures de fraise, le beurre avec la pinte de lait sur la table et descend à la cave prendre son habit de neige qui avait eu tout son temps pour sécher. Elle remonte à sa chambre, s'habille, redescend, met ses bottes et une fois dehors, à l'arrière de la maison, elle réussit à ouvrir la porte du garage bloquée par la neige. Elle en sort un grattoir avec un grosse poignée rouge. Les flocons lui tombent dessus, du ciel gris, en réseaux serrés, l'entourent de partout. Dans cette boursouffure de sucre à glacer, elle creuse d'énormes trous avec ses grosses bottes. À grandes enjambées, elle réussit des sauts olympiques et des glissades qui laissent de longues traces dans les bancs de neige. Une fois sur le ruisseau, elle est toujours décidée à le déblayer, en pleine tempête.

Une couche épaisse le recouvre, au point que par endroits la neige colle à la glace comme de la farine *en pain* et la rend rugueuse. Le grattoir se coince, se bloque. Elle doit se reprendre deux à trois fois pour repousser

cette masse mouillée qui devient de plus en plus lourde, quoique la plus grande partie qu'elle a déblayée, soit par bonheur encore lisse. Elle l'aura sa patinoire.

Mais la neige ne cesse de remplir les coulées formées par le grattoir, et Mélanie en arrive à creuser des chemins blancs dans un champ à peine un peu plus gris, mais toujours de plus en plus épais. Elle a chaud. Ses mitaines sont trempées et tout à coup, derrière elle, un bruit de moteur... Elle se retourne. La lumière brumeuse d'un phare avance à toute vitesse. C'est une motoneige. Un de ces engins qui font pester son père, qui banniront à jamais pour lui le calme des forêts et des lacs, mais Jean-Philippe, à sa grande surprise, passe tout près dans un bruit infernal qui couvre la fureur de la tempête, s'éloigne, trace une grande courbe, revient et s'arrête devant elle.

Elle n'en croit pas ses yeux. Est-ce qu'il l'invite pour de vrai à monter sur une motoneige! Elle en a souvent rêvé. A cause du moteur, elle n'entend que des bribes qui ne l'empêchent pas de se demander pourquoi ce sont les garçons qui ont des motoneiges... Elle comprend malgré tout que, demain, le père de Jean-Philippe déblayera le ruisseau avec sa souffleuse... Qui l'appelle de sa fenêtre dans les hauteurs du vent et de la neige ? Et Jean-Philippe

dit à Mélanie de s'asseoir derrière lui. Il le répète par deux fois. Elle n'est pas sûre de bien saisir, n'en croit pas ses oreilles. Une autre voix crie son nom et fait claquer les volets à l'autre bout de l'espace. Mélanie enfourche la motoneige, s'accroche à la taille du garçon et, noble demoiselle, s'en va chevauchant à travers plaines, brumes et forêts blanches sur la monture d'un cavalier noir et ténébreux. Ils sont emportés vers un ciel gris et sourd. Le grattoir, abandonné, disparaît sous la neige qui tombe sans bruit pendant que le ruisseau derrière la maison de la dormeuse devient de plus en plus silencieux. Quelques rafales de vent, parfois, troublent la calme et lourde ordonnance des flocons de neige.

La fenêtre de la chambre est refermée.

Quand elle est rentrée à la maison à l'heure du midi, elle a trouvé un sandwich au jambon et un morceau de tarte aux pommes sur la table de la cuisine, avec un verre de lait et une petite note où sa grand-mère lui demande d'aller porter à la poste un paquet, pour un couvent de religieuses. Elle l'a laissé sous un des arbres de Noël.

6

Après le souper, qui avait été presque silencieux, la motoneige passait et repassait sur le ruisseau. Mélanie aurait aimé retrouver Jean-Philippe. Elle était sûre que c'était lui. Elle reconnaissait le son qui l'avait entraînée dans les chambres muettes de l'hiver. Mais elle a préféré se taire. Elle devait tenir compagnie à sa grand-mère. Elle ne la voyait pas si souvent, après tout. La motoneige s'est éloignée.

Elles étaient assises au salon devant le téléviseur, quand le téléphone a sonné. Mélanie a répondu. C'était son père. Elle a cru qu'il appelait de la Floride et en même temps, sa grand-mère demandait si quelqu'un avait eu un accident.

- Papa ? Est-ce que maman est avec toi ?

Il l'a rassurée aussitôt. Ils étaient encore à Montréal. Le mauvais temps clouait les avions au sol.

- Vous ne pouvez pas aller en Floride ?

Sa mère allait lui parler, quand la dormeuse lui enleva l'écouteur des mains. Les étonnements, les dénégations, les sourires, les mots de bienvenue qui ont suivi, lui ont appris que ses parents viendraient passer Noël à Mont-

Laurier. Restée au salon, elle faisait semblant de s'intéresser aux airs de Noël chantés par de graves dames et de graves messieurs qui, sur l'écran, grossissaient, s'amenuisaient, approchaient, se reculaient, avant de reparaître en surimpression avec l'orchestre et son chef armé de son petit bâton. Une motoneige est revenue emplir la nuit et son bruit s'est mêlé au son d'une autre. Irait-elle les regarder par la fenêtre ? Sa grand-mère lui a proposé de dire bonsoir à ses parents, à l'autre bout du fil. Mélanie demanda quand ils arriveraient.

- Demain, vers midi.

- Si je ne suis pas allée patiner, dit-elle en se levant, je les attendrai dans la maison.

Elle a dit bonsoir, de la façon dont elle aurait dit qu'il faisait chaud, et elle est montée dans sa chambre. Au téléphone, les grandes personnes se sont demandé si elle n'était pas un peu fiévreuse, sinon impolie...

Elle s'est endormie, heureuse que ses parents aient renoncé à la Floride pour venir la rejoindre. Les motoneiges s'étaient encore éloignées dans la nuit.

7

Ils sont arrivés sous la pluie. La neige fondait. Personne ne jouait sur la glace jaunie, à plusieurs endroits, recouverte par l'eau. L'hiver devenait triste et mou.

Mais ils étaient là. Et la dormeuse, pour les accueillir, avait même fait une apparition en plein jour. La maison devenait plus vaste, pleine de surprises et de paroles. Les grandes personnes reléguaient dans l'ombre les meubles immobiles et laissaient des murmures de voix dans chacune des pièces. Tout devenait possible. Il se passait quelque chose à chaque instant. Son père allait dehors, revenait avec des paquets qu'il avait sortis de la voiture et racontait des histoires d'aéroport. Sa mère faisait des lits et cherchait des serviettes de bain. Sa grand-mère téléphonait encore à son boucher; elle descendait à la cave sans chandail; vous allez prendre froid, lui disait sa belle-fille; elle revenait deux ou trois laitues à la main et se demandait si les autres enfants viendraient pour le réveillon ou le souper de Noël.

- On ne sait jamais. Ils vont peut-être changer d'idée.

Mélanie attachait une boucle de ruban rouge au poing du Frontenac en bronze. Elle s'est demandé si une

branche de sapin n'aurait pas meilleure allure, et le bruit du malaxeur lui a rappelé qu'elle pourrait lécher la glace au chocolat autour des batteurs. La nuit de Noël approchait.

8

Le jour de Noël, il pleuvait encore. L'hiver n'est revenu que le lendemain.

Les vitres des fenêtres étaient couvertes de givre et la maison paraissait plus chaude. Mélanie chaussait les patins neufs qu'elle avait reçus en cadeau, quand son père a eu la drôle d'idée de l'accompagner. Elle n'en croyait pas ses oreilles; elle ne l'avait jamais vu patiner; saurait-il même comment se tenir debout ? Elle craignait d'avoir à s'occuper de lui, le traîner, le soutenir et quoi encore!

Il restait à peine quelques plaques de neige autour de la maison. Ils sont descendus au ruisseau sur un sentier de terre dure, à travers des foins jaunis, des herbes sèches. La glace resplendissait comme le glaçage d'un gâteau. La nuit précédente, l'eau avait gelé, comme d'un coup, sous une couche de neige qui avait arrêté de s'engloutir, mais d'autres courants d'eau s'étaient

infiltrés, avaient débordé ailleurs jusque sur la surface, s'étaient pétrifiés en une glace nouvelle qui était devenue transparente au-dessus de longues plages de neige. La patinoire était blanche ou presque jaune, unie, égale, sans aucune ride. Il fallait le voir pour le croire.

Son père se tenait un peu raide sur ses longues jambes, mais il étonnait Mélanie. Il la tenait par la main et, avec elle, filait à toute vitesse. Elle n'avait jamais patiné aussi vite. Quand elle a vu Jean-Philippe avec son hockey venir vers elle, à peine a-t-elle souri, toute à son plaisir de traverser le vent en compagnie de son père, venu passer Noël avec elle à Mont-Laurier, dans la maison de la dormeuse.

1983 - 2022

Du même auteur

littérature grecque ancienne

-*Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, texte numérique, [www. gpouellette-manuscrits.com](http://www.gpouellette-manuscrits.com), 2018;

peinture québécoise

Reynald Piché, monographie, collection Arts d'aujourd'hui, Hurtubise HMH, 1982;

recueils de poèmes (éditions du Noroît, Montréal)

- *Tambours et morceaux de nuit*, 1995;
- *Dialogues de l'alphabet et de l'absence*, 1996;
- *Du train où va la mort*, 2001;
- *Le Neuvième Poème, suivi du journal de son écriture*, 2007;
- *De grands déluges sur nos têtes*, 2009;
- *Les Ormes de la nuit*, 2011;

en collaboration :

- *Octonarius* - gravures de Garen Bedrossian, avec des poèmes de Gabriel-Pierre Ouellette -, livre d'artiste, Montréal, 2002;

en traduction :

- *Soleil de sable - Sand Sun* (tiré du recueil de 1995), dans *Demilunes : Little Windows on Québec*, translated & introduced by David Solway, Frog Hollow Press, Victoria, 2005);

romans

- *Les Oriflammes noires*, roman, l'Hexagone, Montréal, 1999, 133p.;
- plusieurs autres, édités en textes numériques de 2016 à 2018, cf. plus bas;

plusieurs poèmes et nouvelles en revue, dont « *le Manuscrit forgé et traduit à Thira* », NRF, avril 1989;

scénario télédiffusé

- *Bonjour, notaire*, premier prix ex-aequo au Premier Concours des jeunes auteurs (1958) pour les textes dramatiques de 30 minutes, Radio-Canada, le 11 août 1958 (réalisateur: André Bousquet);

textes radiodiffusés

Poèmes et nouvelles, de 1971 à 1988 (émissions *Atelier des inédits*, *Alternances*, *En toutes lettres*, *Poésie*), et deux dramatiques :

- *Les Cloches et les bouteilles*, premier prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1984, dans la catégorie 30 minutes, 15 janvier 1985 (réalisateur: Guy Lagacé);
- *Le Dîner Durham*, deuxième prix au Concours des oeuvres dramatiques radiophoniques de Radio-Canada, 1987, dans la catégorie 60 minutes, 19 octobre 1987 (réalisateur: Gérard Binet);

textes numériques (www.gpouelletmanuscrits.com et à la Bibliothèque nationale du Québec)

- les deux derniers textes ci-dessus, radiodiffusés, et le scénario télédiffusé;

- *Par quatre judas*, nouvelles : *les Persiennes - les Cinq fenêtres - À ciel ouvert - Pleine Page*, 2015, 185p.;
- *Débusquer la mort sous les mots : Jack Kerouac - Anne Hébert Eschyle*, essai, avec une digression sur la parole des comédiens, 2015, 223p.;
- *Simon Neige*, texte dramatique représenté en 1968 et 1969, (édité mais non publié en 1970, modifié en 1990 et 2015), publié en 2015, 98p; une autre édition, cette fois suivie de *Voyages - 1968*, a été publié en 2017, 224p.;
- *Il y a la mer*, roman, 2016, 295p.;
- *le Voyage du nord - III - Le Moyne d'Iberville et son Iroquois chez le fils de Colbert, château de Sceaux, 1688*, roman, 2016, 225p.;
- *le Voyage du nord - I - les croix et l'écorce, 1686*, roman, mars 2017, 235p.;
- *le Voyage du nord - II - de Poitiers à Orléans, 1688*, roman, mars 2017, 260p.;
- *Monsieur d'Iberville et son Sauvage*, dialogue dramatique, 2017, 30p.;
- *les Défaites : 1759-1760, 1837-1838*, octobre 1970, texte dramatique représenté en 1978, édition de 2017, 274p.;
- *Dix heures à Manhattan - 2005*, 2017, nouvelle, 102p.;
- *la Poésie, l'enfant trouvé et la République (Platon)*, nouvelle irrationnelle, 2018, 15p.;

- *l'Avocat fantôme*, nouvelle « juridique », 2018, 29p.;
- *Que serait-ce donc, que la civilisation grecque ?*, essai sur la Parole, la Nudité et le Masque dans la tradition grecque, janvier 2018, 312p.;
- *Répétition générale - 1760*, roman, novembre 2018, 173p.;
- *Poèmes du bâtard*, poésie, novembre 2018, 94p.;
- *Les Couteaux de la parole*, roman, janvier 2019, 98p.;
- *Les Dormants de la voie ferrée*, roman, mars 2019, 164p.;
- *Les Seuls Mots peints - fragments sur René Char*, essai, août 2019, 58p.;
- *Bibliothèques et archives*, textes, catalogues et répertoires, avec photos, 2019, version publique, 54p.;
- *Fuir en Italie*, nouvelle, 2019, 52p.;
- *Vous serez confondus*, roman, décembre 2020, 187p.;
- *Poème sans poésie - fait divers ou « The Mousetrap*, mars 2021, 16p.;
- *Les Corps de nos désirs - 1973*, nouvelle, septembre 2021, 127p.;
- *La Poésie, l'enfant trouvé et la République*, récit fictif, avril 2022, 2e édition avec en annexe, *De tout et de rien dans la République*, notes éparses et joyeuses, 76p.